Les Cahiers de TRIEL, MÉMOIRE & HISTOIRE N° 8

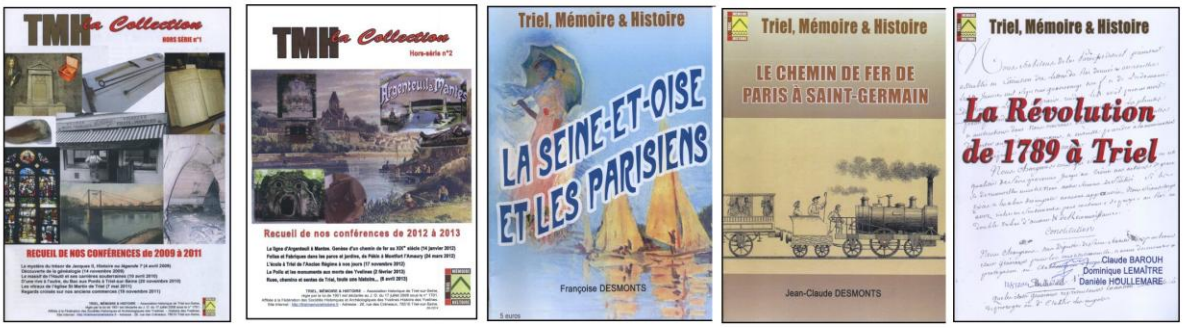
Septembre 2016

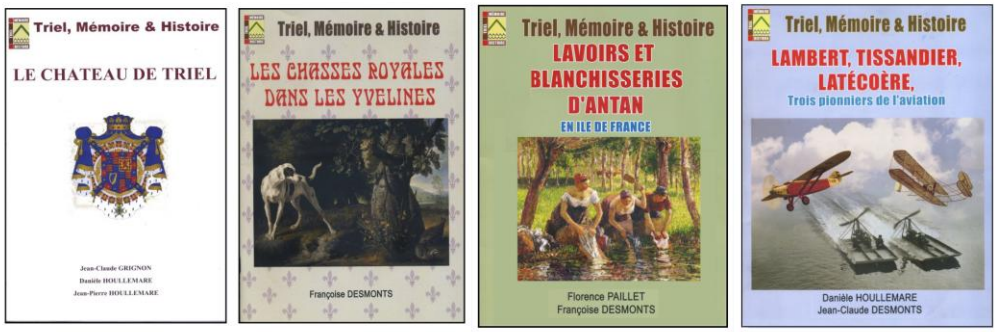
SOMMAIRE

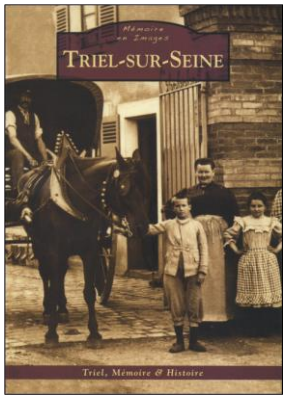
EDITORIAL
3- Evocation du monde d'hier, les temps forts.
MEMOIRES VIVES
4- Entretien avec Jean Charles Ciza.
CONFERENCES
8 - L'agriculture à Triel autrefois...
11 - Lavoirs et blanchisseries d'antan en Ile-de-France.
12 - Lavandière, un métier proche du bagne...
13 - Des avions, des hydroglisseurs et des hommes aventureux.
HOMMAGES
16 - Pierre Prins le peintre de la lumière.
19 - Triel, cité à Croissy et à Chatou !
EXPOSITION
21 – 1914-1918, des Triellois dans la Grande Guerre.
22 - Aller au-delà du devoir de mémoire.
HORS LES MURS
23 - De Vernon à Villarceaux, un voyage dans le temps.
24 - Ninon et Villarceaux, une histoire d'amour…
PATRIMOINE
25 - 30 janvier 2016 : inauguration du parcours historique.
PRESENCE DE TMH
26 - Journées du Patrimoine 2015.
- Une invitation au château.
- Salon du livre de Triel.

TRIEL, MÉMOIRE & HISTOIRE - Association historique de Triel-sur-Seine,
régie par la loi de 1901 est déclarée au J. O. du 17 juillet 2008 sous le n° 1701.
Affiliée à la Fédération des Sociétés Historiques et Archéologiques des Yvelines Histoire des Yvelines.
Site Internet : http://trielmemoirehistoire.fr - Adresse : 26, rue des Créneaux, 78510 Triel-sur-Seine.
09-2016

Fascicules publiés par Triel, Mémoire & Histoire

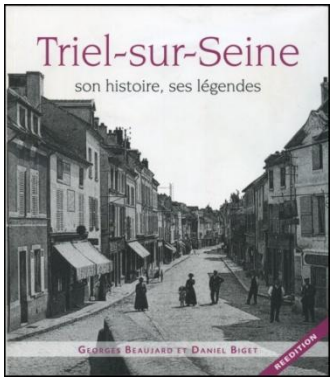






Cartes postales anciennes de Triel

Au fil des siècles, le bourg de Triel, enlacé par la Seine et blotti au pied de la colline de l'Hautil, loin de se laisser étouffer, a su tirer parti de sa situation : halte pour les pèlerins de Compostelle dans sa superbe église, route royale aux deux relais de poste devenue nationale 13, voie fluviale aux activités diverses… Triel-sur-Seine a exploité son vaste territoire : plaine aux riches cultures maraîchères, coteaux bien exposés, couverts de vignobles ou de vergers, au sous-sol creusé d'un labyrinthe de carrières de gypse. Par quel charme cette bourgade a-t-elle su retenir, depuis plusieurs siècles, un si grand nombre de familles ? Quels attraits exercés sur les artistes, inventeurs ou simples touristes peuvent expliquer leurs séjours ? Ce retour en arrière, grâce aux nombreuses photographies de témoignages du passé qui ne sont, hélas, plus toujours visibles, vous livrera sans doute des clés pour mieux connaître le Triel d'hier comme celui d'aujourd'hui. Ce livre est le premier réalisé par des membres de l'association « Triel, Mémoire & Histoire ». Il est le résultat d'une heureuse collaboration entre des collectionneurs, des amateurs d'histoires et d'Histoire, et des Triellois qui ont ouvert leurs archives, prêté des illustrations, des cartes postales et des photographies anciennes. *(Renseignements sur le site http://trielmemoirehistoire.fr)*



Triel-sur-Seine, son histoire, ses légendes…

Dans la première édition, qui date de 1985, on peut lire au début de l'avant-propos : «*Qu'ils soient d'origine ou d'adoption, il est bien naturel que les Triellois fassent plus amplement connaissance avec la ville où ils sont nés ou qu'ils ont choisie».* Encore vraie aujourd'hui, cette affirmation explique le succès ininterrompu de cet ouvrage qui en est à son cinquième tirage. Ecrit par des amoureux de leur *«village»* dont ils ont gardé l'esprit d'exploration du passé à l'éclairage du présent, les auteurs ont su faire *« la part du rêve qui engendre les légendes ».* Que le lecteur soit à la recherche d'histoires, de coutumes ou de mini biographies des personnages plus ou moins célèbres qui rencontrèrent Triel, qu'il veuille découvrir ses anciens hameaux ou les péripéties de la grande Histoire auxquelles Triel ou des Triellois furent mêlés, qu'il éprouve simplement le désir de lire ce que les auteurs ont découvert et eurent envie de transmettre aux générations futures… le lecteur y trouvera pleinement matière à satisfaire sa curiosité et, pourquoi pas, éprouvera-t-il le désir d'en savoir plus ?

Editorial

Evocation du monde d'hier, les temps forts

La saison 2015-2016 s'est écoulée sous le signe de remise en mémoire de bien des évènements. Rien de plus normal, penserez-vous, puisque l'un des buts de notre association est de faire resurgir le passé !

A la rentrée, retour traditionnel à nos activités, lors du Forum des associations, lieu de rencontres et d'échanges avec les Triellois et nos adhérents. Toujours en septembre, les ***Journées Européennes du Patrimoine*** nous ont donné l'occasion de présenter, grâce à nos expositions, des lieux de vie du quotidien aujourd'hui disparus, les commerces d'autrefois ou bien encore, l'histoire de nos rues. Certaines personnes ont eu alors le plaisir de découvrir une photographie inconnue d'elles, où se trouvaient des membres de leur famille : plaisir de partager nos ressources… Egalement, nous avons proposé un nouvel exposé de nos travaux sur la « représentation virtuelle » de notre **ancien château**, vendu et détruit à la Révolution.

En octobre, notre public a réservé un accueil particulièrement chaleureux aux anciens agriculteurs venus égrener leurs souvenirs : moment empreint d'émotion à l'évocation de leur vie, pas si lointaine de nous et cependant tellement différente. Une autre facette du monde d'hier a été évoquée en novembre, celui des « ***Lavoirs et blanchisseries d'antan en Ile de France***», nous montrant le rude travail des laveuses, souvent représentées idéalement par les peintres, mais toujours courbées sur le linge, épuisées par leur ouvrage.

Autres temps, autres mœurs, la nouvelle année s'est ouverte sur la présentation des « ***Chasses royales dans les Yvelines*** » dans un cadre adéquat, celui du château de Maisons-Laffitte ! Puis nous sommes arrivés à une étape importante pour notre association : l'inauguration le 30 janvier du « ***Parcours de découverte du patrimoine triellois*** », avec en centre-ville, ses dix-sept panneaux relatant l'histoire d'autant de sites. Inauguration, dans la bonne humeur, malgré une pluie généreuse et obstinée, sous les capuches et les parapluies. Ce temps exécrable (le mot n'est pas trop fort) n'a pas arrêté les Triellois venus nombreux et les enfants, tous récompensés, ont répondu avec enthousiasme au questionnaire proposé. Cette première tranche de parcours a suscité un grand intérêt de la part des habitants et l'envie d'une poursuite vers d'autres quartiers…

L'autre temps fort de cette année réside dans l'exposition « ***1914-1918, la Grande Guerre*** » organisée en mars en partenariat avec l'UNC. Les visites ont été nombreuses, et notre volonté d'ancrer cet évènement dans notre ville, en relatant entre autres choses, la vie de différents soldats triellois ou de familles trielloises a été récompensée. Nous avons eu le plaisir de voir des visiteurs s'attacher à notre démarche et nous dire leur envie d'entreprendre des recherches pour mieux connaître leurs « Poilus ». Nous avions alors réussi à rendre vivants tous ces hommes partis au front, en les replaçant dans leur quotidien. Grâce aux différents objets présentés, nous avons pu admirer la qualité de leur courrier, leur pudeur dans l'expression, leur habileté pour transformer les douilles d'obus (tristes objets de guerre) en de jolis vases adroitement décorés, ou bien encore s'étonner devant ces belles tapisseries brodées avec patience, pour chasser l'ennui et l'affliction du prisonnier. Les élèves invités à parcourir cette exposition ont été très impressionnés par ce qu'ils observaient de cette période presque inconnue de la plupart d'entre eux.

L'année s'est clôturée fin mai avec l'évocation des exploits de trois pionniers de l'aviation : « ***Lambert, Tissandier et Latécoère*** ». Cette présentation nous a fait revivre les débuts du « plus lourd que l'air » avec ce qu'il y avait d'improbable et de dangereux dans leur entreprise. Mais la démesure de leur aventure nous conduit encore aujourd'hui à partager leurs rêves…

Bonne lecture et merci à tous de nous accompagner pour cette prochaine saison !

Danièle Houllemare
Présidente

Entretien de Jean Charles Ciza, 67 ans, en mai 2011, à Triel-sur-Seine par Dominique Aert

Je suis né le 1er juillet 1944, à Vaux où vivaient mes grands-parents maternels, car des avions alliés lâchaient, le jour précédent et ce jour là, des « paquets de tracts » (comprendre des bombes) destinées à la gare de triage de Vernouillet mais dont certaines menaçaient Triel et mon père a trouvé judicieux de nous - ma mère et moi - décaler de l'axe de vol des avions.

Je suis le fils de Marcel Ciza, né en 1904 à Triel et d'Eugénie Loiseleur, née en 1905 à Bourray sur Juisne, dans l'Eure et Loire. Je suis physicien - informaticien, donc de formation scientifique. Mon plus vieil ancêtre connu, Lazare Ciza vigneron tonnelier dans le Buget (Ain - Jura), est né vers 1694 et est mort en 1764 à Saint Sorlin en Buget. Son fils Joseph Ciza, également vigneron tonnelier, est né en 1728 et est mort en 1783 à Saint Sorlin en Buget. Son petit-fils, Gabriel Ciza, a débuté vigneron tonnelier puis est devenu compagnon charpentier. Il est né en 1761 à Saint Sorlin et est mort à Puiseux – Pontoise (Val d'Oise) en 1822. Gabriel est parti de Buget pour son tour de France de compagnon et est arrivé chez un cousin éloigné qui était maître charpentier à Pontoise, M. Baton, témoin de son mariage.

Je suis heureux que quelques-uns de ses outils soient parvenus jusqu'à moi :
- Son Compas de charpentier (Fig. 1).
- Son pied de mesure (Fig. 2) a été acheté à Paris en 1772, la date est gravée sur son outil et il est arrivé à Puiseux en 1783, donc avant la Révolution (à cette époque, l'unité de mesure en France était le pied (du Roi) de 32,484 cm, divisé en 12 pouces de 2,707 cm, divisés en 12 lignes de 0,226 cm …
- Un compas de proportions, sorte d'ancêtre de la règle à calcul, permettant, entre autre, de bien concevoir les charpentes (Fig. 3).

Le fils de Gabriel, Jean Gabriel est né en 1784 à Puiseux. Il était charpentier, entrepreneur en bâtiment. Il est mort en 1850 à Triel dans la demeure d'un de ses fils.

Ce Jean Gabriel Ciza a eu deux fils, Louis Gabriel Désiré, né en 1813 et Louis Eugène Ciza, charpentier à Triel, né en 1817 à Puiseux et mort vers 1853, on ne sait pas où, certainement sur un chantier. Il était marié à Louise Legras, couturière, née en 1814, au Luxembourg et morte à Triel en 1860. Ils ont eu deux fils,

Martin Eugène, militaire, appartenant à une compagnie d'ouvriers bâtisseurs (ancien nom du génie militaire), charpentier pour la construction de ponts et mort de dysenterie pendant la guerre du Mexique en 1863. Il est inscrit sur le monument aux morts de Triel.

Le deuxième fils, Charles Arthur, né en 1849 à Triel, menuisier, puis « propriétaire rentier » selon un acte d'état civil, est mort en 1915 à Paris, d'un accident. Il était marié à Clémence Eulalie Ligat de Meulan. Ils ont bien réussi, ils sont propriétaires du 127, rue Paul Doumer, du 18, rue des Créneaux et du 18, rue Paul Doumer, maisons qu'ils ont fait

Outils du compagnon - charpentier Gabriel Ciza vers 1770-1773

1

2

3

1 Compas (Gravé IESU MARIA IOSEPH)
2 Pied pliant (signé du fabricant : Maillez à Paris 1773)
3 Compas de proportions

construire. Grâce à la dot de mon arrière-grand-mère, Clémence Eulalie Ligat, mon arrière-grand-père avait pu acheter le 127, Grande Rue, aménager l'atelier derrière et l'équiper en outillage.

Atelier de menuiserie du 127, Grande rue à Triel.
(Charles Ciza au centre et Marcel Ciza à droite vers 1924)

Ils ont eu trois enfants dont Charles Louis Eugène Ciza, né le 24 février 1873 à Triel et mort le 5 novembre 1939 à Triel, mon grand-père, que je n'ai pas connu.

Mon grand-père était entrepreneur de menuiserie charpente, au 127, Grande Rue à Triel.

Il se marie avec Clothilde Lamiraux, fille d'un agriculteur et maire de Villennes et ils ont deux fils.

Marcel Charles Eugène Ciza, artisan menuisier charpentier, né le 5 octobre 1904 à Triel et mort le 18 novembre 2001, en Bretagne. C'est mon père. Ma mère s'appelle Eugènie Marie Loiseleur, née en 1905, à Bourray sur Juisne et décédée en 1991 à Poissy.

Et Georges, mon oncle, qui, à la fin de la guerre, a travaillé pour la Société Les Grands Travaux de Marseille (G.T.M.), puis directement pour EDF au canal parallèle au Rhin, de Bâle à Strasbourg. Il a participé à la construction des centrales électriques au fil de l'eau sur ce canal mais pas aux centrales nucléaires postérieurement installées sur les sites des barrages.

Georges a eu 5 enfants dont mon unique cousine Chantal, née dans la carrière La Bérangère le 29 Août 1944 pendant la libération de la région parisienne. En octobre 1939, mon grand-père accompagne ses deux fils mobilisés pour la guerre à la gare. Au retour, il déclare à ma mère : « J'ai fait la guerre (de 1914), on m'a dit que c'était la dernière, pour que nos fils ne vivent pas ça, je viens d'y envoyer mes deux fils, la vie ne vaut plus la peine d'être vécue, je monte me coucher et je ne sortirai de ma chambre que les pieds devant »….. Il est mort le 5 novembre 1939.

Mon père, Marcel a été dans le Génie pendant la guerre de 39. Il a été fait prisonnier et il s'est « évadé » officiellement. Il a été rapatrié comme ancien combattant de la guerre de 14, en se vieillissant. Il est né en 1904 et sur l'acte de naissance envoyé par ma mère, les prisonniers devenus « faussaires » du stalag de Trèves, ont remplacé la véritable date de naissance par 1900. Mon père déclara alors avoir été engagé volontaire en 1917 lors la première guerre. Sur l'acte de libération en allemand tapé à la machine, se trouve une annotation au crayon rouge : « *nicht ganz sicher* » (pas tout à fait sûr !).

Mon père a pris la suite de son père, au 127, Grand Rue. Il a travaillé jusqu'à 65 ans et il a continué bénévolement à La Part Dieu à Poissy, à côté du lycée Le Corbusier à fabriquer, entre autres, les meubles des chambres, l'ameublement et le lambrissage de la chapelle ainsi que les tables du réfectoire. Le père Evrard était mon aumônier de lycée à Saint Germain. Quand il a été chargé de créer La Part Dieu, il a pris le fichier des anciens élèves pour retrouver ceux dont les parents étaient « dans le bâtiment ». Je le revois arriver au 127, en soutane trouée, tachée de plâtre avec un vieux chapeau scout sur la tête et demander à Papa, s'il pouvait les aider le samedi, dimanche et utiliser son atelier. Papa l'a fait pendant 10 ans, jusqu'à 65 ans.

La Part Dieu à Poissy – foyer de charité.

Pour sa retraite, le père Evrard a demandé : « Vous comptez faire quoi de vos machines ? Je vais essayer de trouver un repreneur sinon, je bazarde. » Le père Evrard a dit : « Si vous ne trouvez pas, je reprends le tout. » C'est ainsi que les machines sont parties à La Part Dieu, au sous sol, dans un espace atelier. Le père Evrard :

« Maintenant que j'ai les machines, il me faut quelqu'un pour les faire tourner »… Mon père a participé à cette œuvre jusqu'à l'âge de 82 ans.

Pour ce qui me concerne, lorsqu'à 10 ans, sortant de l'école Notre-Dame, un peu avant la fin des vacances, mon père m'a fait venir dans son bureau (parce que les choses sérieuses, c'était dans le bureau !) et m'a dit : « La prochaine année scolaire, tu vas aller au lycée à Saint Germain, car la menuiserie, c'est fini. Tu ne gagneras pas suffisamment ta vie dans ce métier. Tu vas faire des études, je t'aiderai tant que je pourrais ensuite tu te dé….brouilleras !».

A l'époque, il y avait en effet trois menuisiers à Triel : M. Cauchois, rue de Chanteloup, M. Bellet, 108, rue Paul Doumer et mon père, qui fut le dernier en activité 10 ans plus tard.

Mon père était lucide. Mon grand-père avait commencé avec trois compagnons et deux apprentis plus mon père de 1923 à 1939, il y eut la guerre et l'atelier ne comptait plus qu'un ou deux compagnons et un apprenti après celle-ci. Mon père a terminé seul en 1965, il avait donc compris à temps qu'il n'y avait plus d'avenir dans la menuiserie à Triel.

Son dernier compagnon, Louis, a été bien formé, il a épousé la fille d'un menuisier d'Ecquevilly. Il a été agréé par les Monuments Historiques. Il a réalisé dans la région plusieurs portes d'église ainsi qu'une charpente de marché couvert sous le contrôle de cet organisme. Mais lui aussi n'a pas trouvé de repreneur compétent à l'âge de sa retraite.

Mon grand-père, Charles et mon père Marcel, ont travaillé ensemble pour les charpentes, les parquets et les aménagements des grandes maisons sur la rue Paul Doumer vers Vaux. C'était le même donneur d'ordres, un Parisien.

J'ignore si c'est Charles Arthur ou Charles Louis qui a refait une partie du mouton de la cloche de l'église de Triel. En tout cas, le nom de Ciza y fut gravé, je l'ai vu quand j'étais enfant de chœur. Existe-t-il toujours ? Je me souviens avoir loupé une marche de l'escalier montant au clocher, tellement il y avait de poussière de pierre accumulée sur celle-ci.

Les liens avec les familles de Triel remontent à plusieurs générations avec la famille Aleaume. Sinon, je me souviens d'une cousine éloignée qui sortait de l'école Notre-Dame quand j'y rentrai, une grande, belle fille rousse du nom de Line Pastorelli.

J'ai participé à l'inauguration du pont en 1956 comme enfant de chœur, à côté de l'abbé Michel Malassigné. L'autre enfant de chœur à la gauche de l'abbé Guillou est Jean-Pierre Leguay dont les parents tenaient le magasin « Le comptoir Français » au 151, rue Paul Doumer.

Bénédiction du nouveau pont de Triel - 21 octobre 1956.

A propos des cloches de l'église, je me souviens du jour où la cloche s'est fêlée et de son bruit de casserole, du jour de l'arrivée de la nouvelle cloche et de son baptême. Des petites cloches en bronze avaient été offertes en souvenir à tous les souscripteurs de la collecte pour la refonte de cette cloche.

J'ai été un des premiers Triellois à avoir eu des relations avec Selingenstadt et à être rentré dans la mairie de cette ville, à 17 ans.

Mon père m'avait mis au lycée en *allemand première langue*. J'avais un bon prof, Monsieur Eugène qui habitait Villennes. En 1956, j'avais 12 ans, il a proposé de mettre sur pied des échanges scolaires. Ce que mes parents ont accepté de suite.

Je suis arrivé dans une famille de médecins où tout le monde parlait bien le français. De plus la ville de Tubingen était une ville de garnison française. Il y avait quasiment plus de Français que d'Allemands. Eux étaient en restriction et les pièces de 20 centimes remplaçaient avantageusement le Mark dans les distributeurs automatiques. Je faisais mes provisions de chocolat au mess des officiers français. J'allais une fois par an pour les vacances à Tubingen.

Plus tard, Vernouillet s'est jumelée avec Hainstadt (aujourd'hui Hainburg). Comme M. Mahler, le Maire de Vernouillet, demandait des jeunes d'alentours parlant allemand, j'y suis allé et j'ai trouvé à cette occasion un nouveau correspondant

qui a même été mon témoin de mariage et avec lequel nous sommes toujours en relation. Le maire de Triel, M. Champeix, m'a remercié d'avoir été à Vernouillet et dit qu'il envisageait un **jumelage** pour Triel. Il m'a chargé de regarder dans la région de Hainstadt et j'ai répercuté l'info en Allemagne. Il y a eu prise de rendez-vous avec le bourgmestre de **Selingenstadt**.

Dans les prémices du jumelage, il y a eu une réception au restaurant La Frégate (place Foch) et le cantonnier de Triel qui était d'origine Suisse allemande a servi d'interprète. On lui avait passé un costume et il était étriqué dans son habit.

J'ai été **vice-président à l'Amitié Européenne** pendant une dizaine d'années et j'ai arrêté quand l'Europe a perdu son aspect « Europe des Peuples » pour celui d' « Europe des marchés ». Le premier président de cette association a été M. Beaujard, conseiller municipal.

Un autre conseiller, M. Maurice Solleret, a créé le Gast, en concurrence avec l'Amitié Européenne. Cela a cassé la dynamique et a provoqué des remous. Finalement, l'A.E.T. a gardé l'aspect culturel et les séjours scolaires.

Avec Rémi Barrat, conseiller municipal, qui a créé **l'association Rencontres** à l'échelle cantonale qui avait pour finalité de s'occuper des jeunes défavorisés et de les emmener en vacances, les deux associations bénéficiaient, fin juin, d'un terrain d'un ancien sémaphore de la Royale (Marine Nationale), à la pointe ouest de Groix. Rémi avait obtenu du Ministère de la Jeunesse des tentes, des canadiennes et même des voiliers, des vauriens et une caravelle, 20 vélos, des sanitaires bien équipés et pour la sécurité des gilets de sauvetage et un petit bateau à moteur de 9,9 CV (conduite sans permis). Nous avons fait la reconnaissance des lieux et le premier transport de matériel à 3 ou 4 voitures en mai avec M. et Mme Lacroix de l'Amitié Européenne.

Pendant le mois de juillet et le mois de septembre, nous organisions les camps de Rencontres et ceux de l'Amitié Européenne, avec 20 à 25 jeunes de chaque nationalité, des Anglais de Greenwich, des Allemands de Selingenstadt, des Hollandais de Hessen jumelés avec Selingenstadt et des Français de Triel. On tournait sur les quatre pays à tour de rôle. La rentrée scolaire se faisait le 1er octobre à cette époque.

Pour rentabiliser le terrain, éviter de démonter le camp et pouvoir souffler, l'encadrement des deux associations passait ses vacances familiales à Groix en août. Nous nous sommes parfois retrouvés à cinquante personnes avec les accompagnateurs des enfants étrangers et leur famille. Avec Rémi, nous avions lancé une activité de pêche. J'ai acheté à la coopérative de Lorient un filet et deux casiers, le matériel auquel on avait droit. 9 fois sur 10 on pêchait de la vieille (poisson de roche surtout riche en arrêtes !), au bout de quelques jours, même si les poissons pesaient 3 Kg, plus personne n'en voulait !! Le lendemain d'un grand coup de vent, nous avons relevé le filet avec un bar de 4,5 Kg, 2 rougets de 1 Kg, plus beaucoup d'algues qui finalement cachaient un homard de 5 Kg. L'histoire a fait le tour de l'île !

M. Barrat avait eu un barnum conséquent qui donnait la possibilité de salle à manger et de salle de réunion. J'ai bricolé des supports de réchaud et j'étais chargé de ramener la remorque de matériel à Triel pour l'hiver, soit un barnum, 3 tentes maréchal et 20 canadiennes.

Mme Barrat faisait la « cantinière» pour tout le monde pendant le mois d'août pour 20 à 50 personnes. N'ayant pas de BAFA, l'encadrement de l'association Rencontre a été remplacé par un professeur de gym du lycée de Poissy, soutenu par le maire de l'époque de Verneuil et a rapidement disparu.

En ce qui concerne le club des jeunes de Triel, j'ai simplement lancé l'idée avec Alain Guillon. Nous sommes allés voir M. Champeix et lui avons dit : «V*ous avez parlé de maison de jeunes, nous avons les jeunes, donnez nous la maison*». Rémi Barrat était le seul responsable adulte, tout le reste de l'encadrement, c'était des jeunes.

J'ai fait parti d'un groupe de musique les « Korrigans » avec Alain et Jean Marie Guillon et Michel Campion. Ça n'a pas duré longtemps, c'était à la grande époque des « Chaussettes Noires ». On animait des soirées.

.

L'avenue de Triel à Selingenstadt

L'agriculture à Triel autrefois…

La parole des acteurs

Cette mémoire vive collective, animée par Jean-Pierre Houllemare dont le rôle était de planter le décor et de dresser l'historique de l'agriculture jusqu'à la fin du XIXème siècle, nous a permis de rassembler quatre Triellois qui furent acteurs de cette aventure : Roger Prévost, ancien agriculteur, nous a parlé plus particulièrement du maraîchage, Gérard Michel, s'est intéressé de près à l'arboriculture, Guy Huet, avait lui, développé l'activité de son père, l'un des approvisionneurs des Halles de Paris, et enfin Roger Le Fer, « horsain » du groupe, natif de Pierrelaye, le dernier exploitant et dernier Président du Syndicat agricole local. A noter que tous les quatre avaient habité ou habitent toujours la rue des Créneaux, encore marquée par son passé rural.
Cette présentation a connu un grand succès auprès des Triellois, pour beaucoup descendants de ces nombreuses familles qui vécurent cette époque et ces métiers. Nous avons décidé d'éditer un recueil des communications proposées ce jour-là. Sans plus attendre, en avant-première, voici quelques extraits de sa partie introductive :

L'agriculture, depuis les origines jusqu'au XIXème siècle

Parler de l'agriculture à Triel, c'est traverser le temps et l'espace…Et surtout, parler de l'agriculture, c'est parler de la terre, de l'eau, du climat et des hommes…
C'est à la fin de la dernière glaciation – il y a environ 12.000 ans – que la température se réchauffe. Les glaces fondent et les eaux vont monter de 100 mètres en 2000 ans. L'élevage et l'agriculture font leur apparition. Certains nomades deviennent sédentaires et l'on peut supposer que les ancêtres des ruraux triellois se sont installés sur les terres émergées, et pourquoi pas sur le massif de la « haute-isle »…En effet, à peu de distance, on a retrouvé à Conflans-Sainte-Honorine un site funéraire, allée couverte datée du néolithique…
A l'approche de l'an Mil, le réchauffement climatique s'installe. L'Europe tout entière semblait bénéficier d'un climat plus doux qu'aujourd'hui, propice à la prospérité agricole et économique…A Triel, en ce XIIème siècle, le vin devait être de grande qualité, puisqu'il faisait prime. En effet, en 1179, lorsque le Roi Louis VII donne cent muids de vin, mesure de Paris, à l'église de Canterbury, en l'honneur de Saint Thomas Becket qui vient d'être canonisé, c'est sur son clos de Triel, ou à défaut dans son cellier de Poissy, qu'il ordonne de prendre ce vin ; on imagine mal le roi de France honorant le saint martyr avec de la piquette (R. Dion, *Histoire de la Vigne*, p. 225).
Pendant plus de cinq siècles, la vie rurale trielloise s'organise en fonction du terroir : la grande plaine aride inscrite dans la boucle de Seine accueille des cultures pauvres, ainsi que les troupeaux qui stationnent aux Bouveries avant d'être vendus au marché de Poissy. Elle est aussi propice à la chasse, comme le prouvent les nominations de Lieutenant de Louveterie décernées aux seigneurs de Triel et présentes dans le Cartulaire. Les coteaux sont eux visiblement couverts de vignes et cultivés sous forme de jardins privés pour assurer la subsistance de la population qui, en 1713, par exemple, compte 528 feux, contre 432 à Poissy et 144 à Andrésy. Sur la rive gauche, que l'on atteint uniquement en barque, les terrains sont plus riches et conviennent à la culture de céréales. Un moulin à bateaux y est même implanté… Au XVIIIème siècle, notre commune verra son nom associé aux recherches menées par les agronomes pour améliorer la viticulture, notamment

grâce au sieur Maupin, valet de chambre de Marie Leczinska, propriétaire de vignes à Triel, qui déploie une activité débordante pendant plus de 25 ans, entre 1763 et 1789…

…Dans son ouvrage sur « Le Vexin français », édité en 1925 aux Annales de géographie (vol. 34, N°191), F. Servais écrit : « Le Vexin français présente des terrains de nature et de valeur assez différente… les pentes et les sommets, exclusivement siliceux et calcaires, ne portent que des bois. Cependant, la chaleur des sols calcaires ou gypseux, sur les pentes bien exposées, a attiré la culture fruitière, et dans les vallées, les fonds humides, mais drainés, sont tout à fait favorables à la culture maraîchère… La culture principale est celle de la vigne qui s'exerce sur trois cents hectares environ et peut produire 20 000 hectolitres d'un petit vin aigrelet, agréable surtout l'été, qui se vend de 40 à 50 Francs l'hectolitre…

La culture fruitière ne comprend guère que celle de l'abricotier et du cerisier ; les abricots sont renommés. Dans une bonne année, Triel peut produire 300 quintaux d'abricots et 250 quintaux de cerises »…Quelques années plus tard, le journaliste Ardouin-Dumazet écrira « le vignoble de Triel-Chanteloup est bien tenu avec ses rangées régulières … et la vigne est cultivée avec un soin infini… ».

Cette peinture assez bucolique de la ruralité au début du XXème siècle nous ferait presque oublier toutes les calamités climatiques que le terroir et ses habitants eurent à subir depuis la nuit des temps…en 1740, il est très émouvant de lire le livre de raison d'un vigneron de Chanteloup qui écrit : « *La rivière portait les hommes et les chevaux sans bateaux…les arbres dans la forêt pétaient comme des coups de fusil…cela dura jusqu'à la Saint-Paul, le 25 janvier… Après cette grande vigueur de gelée, on s'est aperçu que les vignes étaient totalement gelées…il fallut les couper à ras de terre, couper les figuiers, les pêchers, les abricotiers, et abattre les noyers, tous sans aucune réserve.* »

Quand ce n'est pas le gel, c'est la grêle. Ainsi, le 13 juillet 1788, un orage terrible …. « Tout a été saccagé en quinze minutes seulement….A Triel, les dommages sont très importants et touchent les trois-quart du terroir. Les pertes sont considérables : ¾ des seigles, orges et avoines ainsi que les vignes ont été anéantis »….Le vigneron de jadis était bien désarmé pour faire face aux injures du temps : il l'était encore plus face aux insectes et aux maladies : après avoir tenu tête à la rhynchite, la cochenille et enfin la pyrale… puis les maladies cryptogamiques , dont l'oïdium, qui d'Angleterre se propage en région parisienne. …A peine sorti de ce fléau, c'est le mildiou qui apparaît vers 1880 et ne peut être combattu qu'avec le sulfate de cuivre …et pendant ce temps, une maladie mystérieuse touchait les vignes de Provence, victimes de myriades de pucerons jaunes : le phylloxera ! qui avance inexorablement ! Malgré tous les efforts, la maladie fait son apparition à Follainville en 1898, puis à Triel en 1899…

Vers 1910, chez E. Bellemère
41, rue des Créneaux.

Le traitement chimique, par injection de sulfure de carbone donna de bons résultats, mais c'est surtout la replantation à partir de plans américains, qui se prêtaient aisément à la greffe. D'abord interdits, c'est à la demande des syndicats et des maires qu'ils furent introduits à partir de 1900 pour assurer la reconstitution avant la destruction totale de l'ancien vignoble.

Mais l'histoire ne s'écrivit pas comme le pensait quasiment tout le monde et j'emprunterai la conclusion de cette épopée à Marcel Lachiver : « C'est l'afflux des vins du Midi…qui allait tuer le vignoble en quelques années…Les cours s'effondraient, la vigne n'était plus rentable : la reconstitution ne se fit pas et la guerre de 14-18, dévoreuse d'hommes, fit le reste. Le vignoble d'Ile-de-France, qui avait

1 Roger Prévost
2 Gérard Michel
3 Guy Huet
4 Roger Le Fer
5 Frédérique Bernardet
Titulaire d'une maîtrise de l'Ecole Nationale Supérieure du paysage de Versailles.

survécu à toutes les maladies…ne pouvait rien contre le vin à 10 Francs l'hectolitre, rendu à Paris ! Le vigneron ne pouvait que laisser périr ses vignes ou se lancer dans d'autres spéculations agricoles, voire vendre ses parcelles de coteau aux Parisiens désireux de construire à la campagne. La concurrence achevait ce que le phylloxera n'avait fait qu'entamer. »

Cette conclusion de Marcel Lachiver ne fait qu'une allusion très rapide aux « autres spéculations agricoles » qui vont pourtant prendre le relais de la viticulture à l'aube du XXème siècle. En effet, avec la loi de 1894 sur le « tout-à-l'égout », plusieurs décennies d'épidémies, de réflexions, d'expérimentations et de polémiques sur l'assainissement de l'agglomération parisienne trouvent leur épilogue. Le schéma de transport des eaux usées permet d'amener l'eau à Achères en 1894 et dans la boucle de Chanteloup en 1899. En 1895, la ferme des Grésillons est acquise par la Ville de Paris. Des générations de Triellois y travailleront dur, gérant l'épandage intensif et la production maraîchère classique au profit notamment de l'Assistance publique.

Pour les cultivateurs de l'époque, c'est une véritable aubaine, puisque l'irrigation va venir enrichir des terres souvent trop peu fertiles et compenser les pertes subies à cause de la disparition progressive du vignoble. Le métier va évoluer, avec de nouvelles contraintes liées à l'utilisation d'une eau quasi gratuite mais aussi chargée de matières fertilisantes.

C'est ainsi que l'avenir se profile, avec l'apport de l'irrigation sur les champs d'épandage, mais aussi deux conflits mondiaux qui impacteront particulièrement la vie à la campagne. Par ailleurs, les révolutions du machinisme et de l'industrialisation vont transformer totalement l'activité de ceux que nous appelions, depuis les temps anciens, les paysans.

Ce moment fort d'échanges trouva sa conclusion provisoire avec la présentation de Frédérique Bernardet, diplômée de l'E.N.S. du Paysage de Versailles qui dessina ce que pourrait être le devenir «agricole» de la boucle au XXIème siècle, avec la culture du miscanthus dans le projet « Cœur vert » de la Communauté d'Agglomération. Devenir qui ne manqua pas d'alimenter les questions…

Vous pourrez retrouver l'évocation de ces transformations vécues au siècle dernier grâce aux témoignages de nos quatre intervenants qui feront l'objet d'une prochaine édition de fascicule consacré à : « ***L'AGRICULTURE A TRIEL, AUTREFOIS…*** »

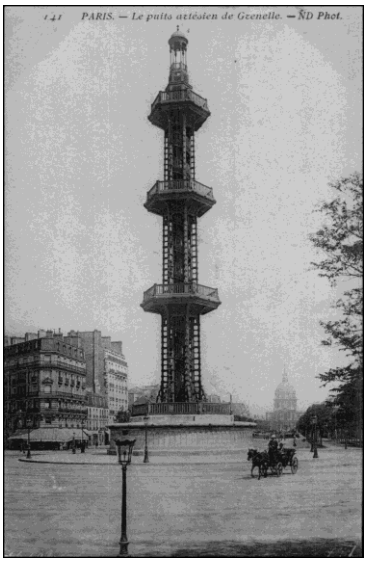
Jean-Pierre Houllemare

1907 – Le carreau des Halles de Paris, vente de fruits par J. S. Touillet (Collection Daniel Kraimps).

LAVOIRS ET BLANCHISSERIES D'ANTAN EN ILE-DE-FRANCE

Choisir un programme et appuyer sur un bouton, voilà les principales manipulations, de nos jours, pour obtenir du linge propre, essoré et parfois même séché. Les heures de repassage sont aussi considérablement réduites grâce aux fers performants, aux coupes simplifiées des vêtements actuels et surtout à la nature synthétique des tissus.

En remontant le temps, seulement quelques décennies en arrière, reviendront à la mémoire des anciens les images d'escouades de femmes poussant leur brouette de linge, papotant autour d'un bassin ou trimant dans une blanchisserie.



Le puits artésien de Grenelle en activité de 1833 à 1903.

Eau, lavoirs et blanchisseries

Que de difficultés pour obtenir l'eau, élément indispensable et surtout une eau propre, non pas encore à domicile, mais dans un lavoir public ou privé, un bateau-lavoir ou une construction en dur ! Fontaines, pompes ou puits artésiens fournirent l'eau jusqu'au milieu du XXème siècle dans beaucoup de localités.

Quelles différences entre le lavoir rural à l'installation précaire au bord d'une rivière, d'un étang ou d'une source, le lavoir urbain plus important et mieux agencé, la blanchisserie artisanale, simple boutique parisienne ou la blanchisserie industrielle de Boulogne-sur-Seine, la «capitale du blanc» où ronflent les machines à vapeur !

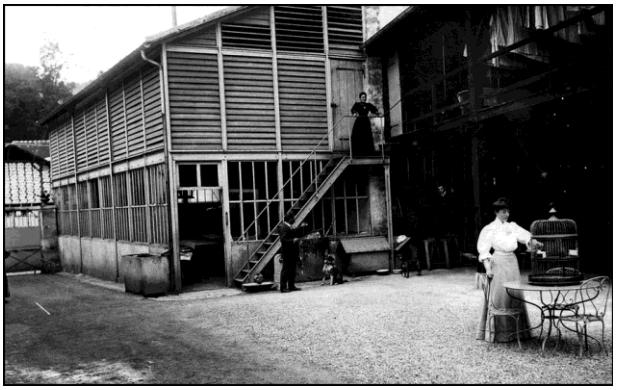
Les métiers du lavage

Si les hommes, excepté les propriétaires des lavoirs ou les ouvriers appelés les *garçons* sont assez rares, les femmes, nombreuses, sont organisées en une rigoureuse hiérarchie : lingère, laveuse, piéçarde, repasseuse.

Les différentes opérations du lavage exigent des efforts physiques violents dans l'humidité, le froid, le chaud, le bruit, les odeurs : se succèdent tri, essangeage, coulage et retirage pour finir par le tordage, l'azurage, le séchage et le repassage avec des produits qui évoluent de la cendre au savon et à l'eau de Javel, avec des instruments, brosse et battoir, fers à braise ou fers à gaz. Rhumatismes, pleurésies, tuberculose ou maladies de peau sont le lot de ces femmes malgré quelques améliorations.

Portrait de ces lavandières

La population leur attribue maints défauts : la médisance et le goût pour les cancans de ces «baquets insolents» qui déchiffrent «le grand livre du linge», la violence verbale ou physique, l'impudeur de leurs attitudes et de leur langage et la légèreté de mœurs de ces «coureuses de barrières». On éloigne les lavoirs des écoles et des presbytères. Mais elles savent aussi être généreuses. Elles sont travailleuses et la pénibilité de leurs efforts est oubliée lors de la fête des blanchisseuses où est élue leur reine. D'ailleurs, si certaines évoluent socialement en devenant patronne d'une blanchisserie, d'autres accèdent au statut de reines de Paris en tout bien tout honneur comme Mme Sans-Gêne ou par leur séduction d'*horizontale* comme Émilienne



Blanchisserie à Bougival.

d'Alençon. Malheureusement la déchéance sociale assombrit souvent le destin de ces femmes, à la suite de divers abus.

Peintres

Les peintres, comme beaucoup de leurs contemporains, sont attirés par ces femmes qui suscitent voyeurisme et fantasmes. Ils les placent d'abord dans un paysage où elles mettent une touche de grâce et de couleur. Puis Degas fait d'elles des personnages de premier plan, pantins désarticulés.

Blanchisseuses portant du linge.
(Edgar Degas - 1878)

Littérature

Des architectes et des entrepreneurs proposent plans de construction et simulations de rentabilité de lavoirs ; des médecins donnent leurs prescriptions d'hygiène ; enfin des ouvrages juridiques rappellent les lois relatives à l'exploitation de commerces de propreté.

On ne compte pas les œuvres de fiction, romans ou vaudevilles, tantôt d'un romantisme mièvre tantôt d'un réalisme égrillard, dont l'héroïne est une blanchisseuse. Avec Hugo et Zola, la description se fait plus réaliste. La corvée du lavage a évolué très lentement de Nausicaa à la mère Denis. La machine à laver individuelle a détrôné les lavoirs et libéré la femme d'un travail épuisant. Les édifices où besognaient les forçats du lavage sont parfois restaurés et rappellent la vie de nos ancêtres. Mais ils sont souvent détruits ; à Vanves, il ne reste que des battoirs sur un blason pour rappeler la présence de blanchisseries.

Lavandières à la fontaine.
(Hubert Robert 1770)

Françoise Desmonts

Fascicule de TMH : Lavoirs et blanchisseries d'antan en Ile-de-France – 48 p. 6 €

Lavandière, un métier proche du bagne…

Belle assistance à la salle Grelbin ce samedi 28 novembre, pour assister à la prestation de Françoise Desmonts (à g. sur la photo) et Florence Paillet qui surent passionner leur auditoire autour d'un thème bien prosaïque : le lavage du linge ! Après avoir abordé le préalable indispensable de la présence de l'eau, naturelle ou domestiquée, et donné un éclairage particulièrement apprécié sur les équipements triellois, les différents types d'établissements publics et privés furent décrits minutieusement, du plus simple lavoir de campagne comme il en existait tout près de chez nous à Vaux, aux blanchisseries industrielles de la couronne parisienne, véritables usines parfois proches du bagne où des escadrons de femmes courageuses usèrent leurs forces jusqu'à l'épuisement.

L'occasion était trop belle pour s'attarder avec gourmandise sur la place des lavandières et autres laveuses dans la littérature. Françoise sut nous faire partager un nombre impressionnant d'extraits d'œuvres et de citations qui montraient, s'il en était besoin, l'importance de ces métiers dans la société jusqu'au milieu du XXe siècle, date de diffusion massive de nos machines à laver. Quant à Florence, elle s'attacha à nous montrer l'intérêt unanime des peintres ou des premiers photographes et cinéastes pour cette corporation tellement expressive ! L'analyse comparée des différentes œuvres et le visionnage d'une archive de l'INA donnèrent au diaporama préparé pour l'occasion une réelle densité.

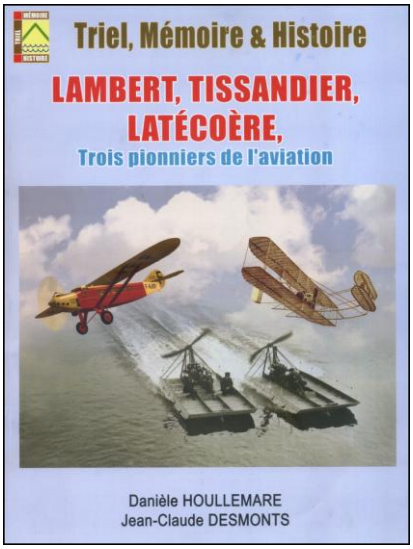
Au terme de cette conférence, donnée au profit du Téléthon, le public put échanger avec les conférencières et apporter quelques témoignages sur ce temps pas si lointain où l'eau ne coulait pas dans toutes les maisons…

Jean-Pierre Houllemare

Des avions, des hydroglisseurs et des hommes aventureux

Bien que l'Histoire des pionniers de l'aviation ait été écrite et réécrite depuis le début du XXème siècle, nombre de passagers qui empruntent les Airbus et Boeing d'aujourd'hui ignorent pratiquement tout de ces femmes et de ces hommes qui sacrifièrent souvent leur vie à une passion dévorante pour le *plus lourd que l'air*.

Le 20 mai, Danièle Houllemare et Jean-Claude Desmonts ont consacré leur conférence à « ***Lambert, Tissandier, Latécoère, trois pionniers de l'aviation*** ».
Bien que d'origine et de destins différents ils avaient des points communs que nous allions découvrir admiratifs devant ces entrepreneurs, qui ajoutèrent à leurs qualités d'inventeurs, celles de visionnaires avec plus ou moins de réussite.



L'inventeur de l'Aéropostale
Conférence de Danièle Houllemare

Pierre-Georges Latécoère (1883-1943), fut en effet un entrepreneur visionnaire dont l'activité industrielle, qui débuta par la fabrication de matériel roulant ferroviaire et l'assemblage de cellules d'avions Salmson pour l'armée, proposa de créer une ligne aérienne de transport commercial civil (principalement du courrier) vers l'Afrique. Il fallut plus de onze ans pour passer du rêve à la réalité. Ce projet n'avait pourtant rien d'utopique mais il présentait d'innombrables obstacles.
Survoler les Pyrénées, rallier Toulouse à Barcelone, puis Toulouse à Casablanca préfigura la future ligne transatlantique qu'il pense déjà à réaliser. Rallier l'Amérique du sud portera l'itinéraire à 124 000 Km.
Afin d'y parvenir il sut s'entourer d'équipes compétentes formées d'hommes courageux, voir héroïques et utilisa des avions qui avaient fait leurs preuves pendant la guerre.

Toutefois l'itinéraire restait à explorer et s'avéra parsemé d'embuches tant géographiques que mécaniques.
C'est ainsi que verra le jour la grande épopée de l'Aéropostale. Cette ligne, «*La Ligne*» fut d'abord Africaine (Maroc, Rio de Oro, Afrique Occidentale Française…) et bénéficiera en plus «*des qualités de stratège et d'habile négociateur*» du patron Latécoère, de la collaboration énergique de Didier Daurat (1891-1969), véritable maître d'œuvre de l'entreprise commerciale qui promut le transport du courrier en véritable mission «sacrée». Surnommé « l'homme de fer » il créa et imposa « l'esprit du courrier » appliquant des principes sans faille de rigueur et de régularité. Son autorité reconnue et respectée transforma le courage et l'abnégation des pilotes jusqu'à des conduites extrêmes, parfois au risque de leur vie.
La plupart des noms des pilotes qui ont participé à cette aventure sont connus : Roig (1889-1984) le défricheur, Guillaumet (1902-1940) qui traversa la Cordillère des Andes 393 fois ! St Exupéry (1900-1944) écrivain aviateur, Mermoz (1901-1936) surnommé l'*Archange,* et tant d'autres dont les exploits sont devenus légendaires.
Ayant vendu l'Aéropostale en 1927 à un entrepreneur français installé au Brésil, Marcel Bouilloux-Lafont (1871-1944), Pierre-Georges Latécoère revient à son métier d'ingénieur pour se consacrer aux hydravions dont plusieurs géants furent construits puis mis en service.
Il aura été à l'origine d'une des plus emblématiques entreprises de l'industrie aéronautique, alliant les qualités des hommes

passionnés qui l'accompagnèrent (compétence, courage, persévérance…) aux incertitudes des mécaniques performantes mais parfois défaillantes.
La postérité a rendu légendaire l'association du nom Latécoère à celui de l'Aéropostale. La conférence de Danièle Houllemare donne envie d'en savoir plus car si l'idéal forgé par les pilotes et les mécaniciens en parallèle avec l'usage des avions fournis par un entrepreneur visionnaire ont permis le succès de l'entreprise, il s'agit avant tout d'une aventure humaine qu'il faut étudier, comprendre et transmettre inlassablement pour qu'elle reste vivante.

~~~

La passion des bateaux à hélice aérienne
Conférence de Jean-Claude Desmonts

« Lambert, Tissandier, Latécoère, trois personnages si différents et pourtant si proches. Ils avaient en commun cette témérité, cette détermination qui façonnent les hommes d'entreprise. Chacun dans son domaine, ils ont non seulement été les défricheurs, ceux qui ouvrent de nouvelles voies, mais ils ont aussi voulu se montrer les meilleurs, les plus habiles, les plus rapides. »

Le comte Charles de Lambert (1865-1944) et **Paul Tissandier** (1881-1945) admiratifs de Wilbur Writght (1867-1912), figurent parmi les tous premiers pilotes qui obtinrent leur brevet de l'Aéroclub de France. Le n° 8 fut attribué au premier, le n° 10 bis au second (voir page 52 du fascicule la raison *objective* de ce classement).
Tissandier, représenté à la conférence par l'amicale présence de ses petits-fils Olivier et

Jean-Claude Desmonts et Danièle Houllemare ont dialogué après leur conférence avec Jean-Marie Benard petit-fils de Paul Tissandier (à d.).

Jean-Marie Benard, est connu des Triellois par des anciennes cartes postales qui le représentent sur une embarcation insolite (l'hydroglisseur) sous l'ancien pont à péage détruit en 1940. Dès 1902 il avait effectué ses premières ascensions en ballon, son père étant le célèbre aérostier Gaston Tissandier (1843-1899). Aéronaute, pilote d'avion puis constructeur d'hydroglisseurs avec son ami Charles de Lambert, c'est un personnage dynamique et inventif qui nous a été présenté. L'exposé de Jean Claude Desmonts, illustré de nombreux documents inédits a décrit en parallèle le portrait d'un autre « *passionné d'aéronautique* » Charles de Lambert. C'est lui qui inventa l'hydroglisseur, un appareil révolutionnaire pour l'époque dont les succès et les records (95,74 Km/h en 1913 !) surprennent encore aujourd'hui.
L'aventure des hydroglisseurs, longuement décrite dans la brochure publiée par TMH a été l'occasion durant cette soirée de découvrir des hommes passionnés, conduisant leur projet jusqu'à l'industrialisation de leurs inventions, les hydroglisseurs tant civils que militaires mais aussi pour l'Armée, une auto mitrailleuse.

Fascicule TMH
Lambert, Tissandier, Latécoère, trois pionniers de l'aviation
126 p. 10 €

Au 1er rang de d. à g. : Les petits fils de Paul Tissandier Olivier et Jean-Marie Benard.
~~~

Après la guerre, les deux amis aidés par des industriels créèrent une nouvelle société qui se lança dans la construction de ces « bateaux à hélice aérienne ». Lambert proposait toute une gamme de machines dont la puissance et l'équipement correspondaient aux besoins du client. Raids, records, meetings, expéditions, les hydroglisseurs Lambert se montraient partout performants mais une tragique succession de « moments difficiles » (incendie des ateliers, dettes, indemnités, etc.) entraînèrent la disparition de l'entreprise quelques années plus tard.

«La fin tragique de la famille Lambert» et l'oubli du grand public vis à vis de Paul Tissandier n'ont rien enlevé des qualités de ces hommes « *discrets et effacés, aventureux et sportifs, ingénieux et opiniâtres* », tel que Jean-Claude Desmonts nous a permis de les découvrir lors de cette conférence illustrée par des documents issus des collections familiales qui nous ont permis d'entrevoir ce que fut cette époque pendant laquelle les meetings aériens attiraient un public jamais rassasié, des exploits de ceux qu'on nomme aujourd'hui les « pionniers de l'aviation ».

Claude Barouh

HISTOIRE DE L'AVIATION - Le 18 octobre 1909, le Comte de Lambert dans son circuit fermé Juvisy-Paris-Juvisy, double la Tour Eiffel qu'il a prise comme pylône à 150 m environ au-dessus du sommet.

Ci-contre, vue d'époque prise du 3e étage.

Ci-dessous (à g.) : Paul Tissandier au volant et le comte de Lambert à sa droite à Triel . (Archives famille Tissandier)

(À d.) : L'industriel Pierre-Georges Latécoère.

Pierre Prins le peintre de la lumière

«Pierre Prins dans son atelier de la rue Rousselet (1905)», in *Pierre Prins, Pierre Prins et l'époque impressionniste, par son fils*, édition Floury, Paris, 1949 (p. 105).

Pierre Prins né à Paris le 26 novembre 1838 et décédé à Paris le 21 janvier 1913. Pierre Prins décède chez son fils, en revenant par un froid soir d'hiver de la Galerie de la Boëtie à Paris, où il venait d'accrocher dix tableaux (huit pastels et deux peintures) pour l'exposition du Salon de la Société des Peintres du Paris Moderne qui s'ouvrait le lendemain.

Pierre Jan, journaliste, écrit alors : *« Le paysagiste Pierre Prins vient de mourir à Paris. Il était âgé de 76 ans. Membre de la Société Nationale des Beaux-arts depuis la fondation de ce Salon, il y exposa chaque année des paysages et des « natures mortes ». Pierre Prins s'était spécialisé dans le pastel et l'on peut dire qu'il a été le premier peintre qui ait étendu ce procédé aux paysages. Ses toiles, très estimées des connaisseurs, figureront dans diverses grandes collections et plusieurs de ses « vues de Paris » ont été acquises par le Musée Carnavalet. Pierre Prins avait été l'intime ami de Manet. Il n'appartient à aucune des écoles modernes, dérivées de l'Impressionnisme. Il sut rester lui-même, se contentant de peindre, et, chose plus rare à notre époque, de dessiner d'après nature avec le souci que les maîtres d'autrefois apportaient à ce travail préliminaire du peintre* [1]*. »*

Le poète Ferdinand Chaffiol-Debillemont[2] écrit en 1943, à propos d'un tableau du peintre Pierre Prins qu'il a connu chez sa mère l'artiste Gabrielle Debillemont-Chardon[3], pastelliste miniaturiste : *«La signature ne désigne qu'un inconnu. Sur notre terre généreuse il y a une telle abondance de talents que nous ne les remarquons même plus. Ils dorment pêle-mêle dans l'oubli comme des bijoux de prix dans les écrins de famille*[4]*.»*

Dans le livre intitulé « *Pierre Prins et l'époque impressionniste* » son fils nous apprend que l'artiste aurait fait le souhait, sur son lit de mort, de laisser fermé son atelier pendant 30 ans. La raison mystérieuse de cette demande n'ayant pas été verbalisée cette probable légende est devenue vérité qui se transmet de catalogue d'exposition en catalogue d'exposition. Le doute plane et la question de savoir si Pierre Prins est vraiment « *Un oublié volontaire*[5] » a été récemment posée. Pour certains, Pierre Prins n'est plus que « *Pierre Prins l'ami de Manet* » alors que pour d'autres l'artiste n'est que *«l'époux de Fanny Claus, personnage à l'ombrelle du « Balcon» peint par Manet*» : Pierre Prins ami de l'un, époux de l'autre n'est plus cité pour lui-même, lui, peintre de la lumière n'existe qu'à l'ombre des autres. Pourtant premier pastelliste de paysage en plein air, il a, bien avant Van Gogh, « *osé entreprendre de peindre, dans un paysage le soleil vu de face*[6]*… »* .

Fils et petit-fils d'artisans, les uns ébénistes, les autres sculpteurs ou armoristes[7], Pierre Prins, ayant dû travailler très jeune dans l'atelier de ses grands-parents, saura tout faire de ses dix doigts souples. Comme il le dira lui-même c'est « *à la seule force du poignet*[8]» qu'il arrivera à réaliser des pastels de très grandes tailles atteignant pour certains 2 m sur 1,70 m. La dimension hors norme de ses pastels ne lui a pourtant pas ouvert les portes de la société des pastellistes français de l'époque. Malgré les prouesses de l'artiste, l'œuvre gît jusqu'à nos jours, au fond des réserves de musées et reste rarement dévoilée par les particuliers.

« Soleil couchant sur la mer », Pierre Prins bas à gauche et désigné, daté et contresigné au dos, 1875, pastel, H. 50 X L. 65 cm, 205 p. (p. 58). Collection Yvonne Pierre Prins, Paris, in Catalogue général de l'œuvre de Pierre Prins, édité par l'Association des Amis de Pierre Prins, Paris, 1993, 205 p. (p. 58).

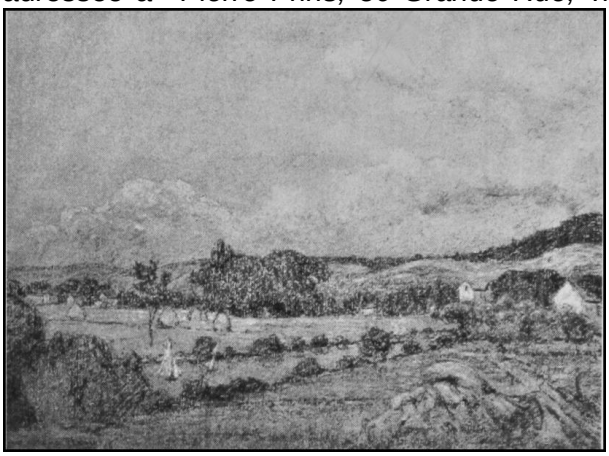
Après le temps de la création vient celui de l'exposition. Pierre Prins suivra le chemin classique de ses contemporains proposant ses tableaux, dès 1868 et ce jusqu'à sa mort, aux divers Salons parisiens et provinciaux, malgré de nombreux refus ou des localisations peu favorables au sein des salles d'exposition. Il exposera aussi, dévoilant parfois

jusqu'à cent tableaux dans une même exposition, dans les premières galeries parisiennes à partir de 1890. L'artiste aura aussi été l'un des précurseurs d'expositions hors norme, exposant pour et chez les humbles auprès desquels il avait peint en plein air les paysages locaux[9]. Ces présentations publiques en dehors des sentiers battus avaient pour but, comme il l'explique dans la lettre de remerciement qu'il écrit en 1905 au Président de la République Émile Loubet[10] qui s'était déplacé à Grosrouvre pour voir «*Le Salon au Village*» de l'École de Rambouillet, de « *faire mieux connaître le pays à ses habitants et de les attacher plus solidement au sol natal* ». Son œuvre artistique devait faire aussi «*œuvre sociale*[11]».

« Neige au quai de l'Hôtel-de-Ville », vers 1900, pastel H. 167 X L. 203 cm, signé Pierre Prins en bas à gauche, collection Musée Carnavalet, in Catalogue général de l'œuvre de Pierre Prins, édité par l'Association des Amis de Pierre Prins, Paris, 1993, 1020 p. (p. 128).

Pierre Prins s'est déplacé du nord au sud de la France à la recherche de paysages qui l'émouvaient, mais c'est l'Ile de France, ancienne Seine-et-Oise, qui l'a surtout charmé : Sucy-en-Brie, Orsay, Grosrouvre ou Triel-sur-Seine.

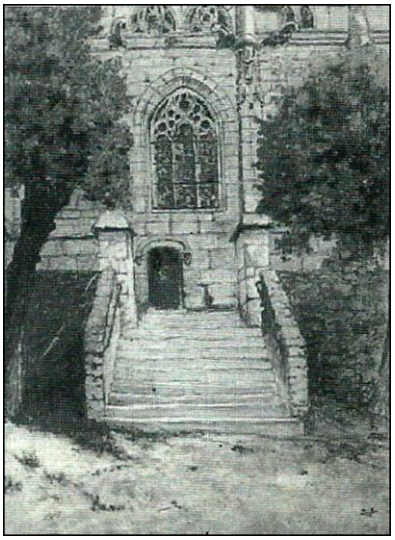
Ces sites étaient souvent limités à des lieux où l'artiste peu fortuné avait des relations qui l'accueillaient : famille, ami, collectionneur ou confrère. Il serait venu à Triel plusieurs années de suites depuis 1887. Seule une enveloppe datée du 30 septembre 1909 et adressée à «*Pierre Prins, 36 Grande Rue, Triel*» a été sauvegardée par les descendants de l'artiste.



« Voiliers sur la Seine, près de Triel », daté 1906 et Pierre Prins en bas à gauche, pastel, H. 38 X L. 46 cm, in Catalogue général de l'œuvre de Pierre Prins, édité par l'Association des Amis de Pierre Prins, Paris, 1993, 1228 p. (p. 140).

Pourtant aucun des tableaux réalisé à Triel et présent dans le Catalogue Général de l'œuvre de Pierre Prins n'est daté de cette année-là. Est-ce à dire que la datation des tableaux serait erronée ? C'est probable puisqu'aucun des tableaux n'a été dûment daté par l'artiste lui-même sinon celui intitulé « *Voiliers sur la Seine près de Triel* » daté en 1906 sur la couche picturale près de la signature.

Curieusement dans les registres du recensement en ligne des Archives Départementales des Yvelines, le numéro 36 de la Grande Rue existe jusqu'en 1901, puis en 1906 le numéro n'y est plus : on passe du 34 au 38. Il est plus que probable qu'en 1909 le facteur devait savoir chez qui remettre la lettre destinée à l'artiste résidant à un numéro qui n'existait plus officiellement. En 1901 la famille d'Albert Roumestant y logeait. Le chef de famille était un ingénieur que l'on retrouve sur la liste du Touring Club de France[12]. Prins était également membre de ce club de tourisme puisque, artiste de plein air, il devait sillonner la France avec tous les moyens de locomotion possible. Est-ce par ce biais que les deux hommes ont fait connaissance ? La question reste sans réponse pour le moment. Mais l'homme passe et son œuvre reste qui est la preuve du passage de l'artiste *pleinairiste* dans cette localité du bord de Seine.

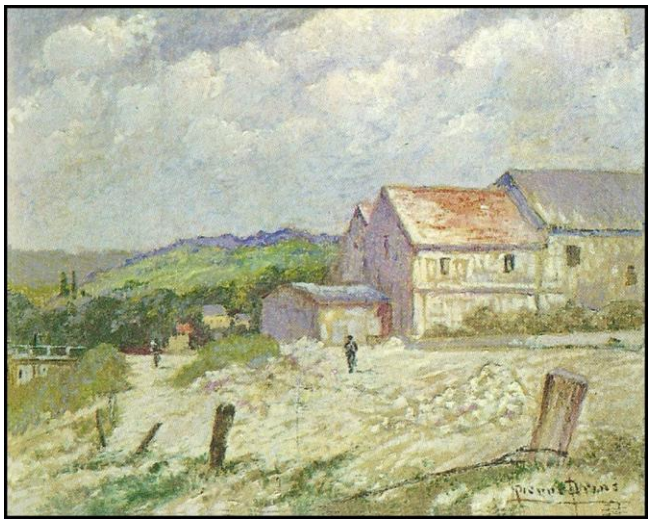


« Entrée latérale d'une cathédrale », vers 1893, pastel sur papier vergé bis, H. 52,5 X L. 38 cm, collection Yvonne Pierre Prins, Paris, in Catalogue général de l'œuvre de Pierre Prins, édité par l'Association des Amis de Pierre Prins, Paris, 1993, 777 p. (p. 105).

Pierre Prins a immortalisé l'église Saint-Martin de Triel, la Seine à Triel, mais aussi et surtout les plâtrières de Triel aujourd'hui disparues. Dans l'unique Catalogue qui recense les tableaux de Pierre Prins, les titres sont parfois explicites, parfois vagues. Pour certains tableaux les lieux sont absents du titre, parfois le titre ne correspond pas au motif représenté et il a fallu me rendre sur le

terrain afin de pouvoir localiser ceux qui ont été vraiment réalisés à Triel et redresser quelques erreurs. C'est lors d'un de mes déplacements à Triel que j'ai fait la connaissance de Mme Florence Paillet membre actif de l'association «Triel, Mémoire & Histoire[13]» qui s'est laissée prendre au jeu de détective et a participé à la reconnaissance des sites, cartes postales anciennes aidant puis promenades en ville. Que Mme Paillet reçoive ici mes chaleureux remerciements pour son aide et la proposition d'écrire cet article pour le bulletin de l'Association à laquelle elle est très liée.
Arrière-arrière-petite-fille de l'artiste, forte des archives familiales en ma possession, je me suis en effet engagée à reprendre le travail de mise en valeur de l'œuvre de Pierre Prins à la suite de son fils et de son petit-fils qui a commencé le catalogue général de son grand-père, achevé et édité post-mortem en 1993. Inscrite en doctorat à l'Institut National d'Histoire de l'Art je suis en train de rédiger une thèse. Je profite de l'occasion qui m'est offerte pour lancer un appel à tous ceux qui possèdent des œuvres de Pierre Prins ou des documents inédits touchant sa vie ou son travail. Merci de contacter florence@philippe.fr, la moindre information pouvant compléter, confirmer ou infirmer les données le concernant. Car une œuvre dont on ne parle pas et qui reste figée dans un catalogue est une œuvre morte. Comme l'écrit le journaliste Claretie à propos de la feue collection Spitzer[14] et ses, «*trésors désormais éparpillés. Le catalogue ! Ci-gît des collections fameuses*[15] ! ».

Sophie Prins-Gapinski
Septembre 2016

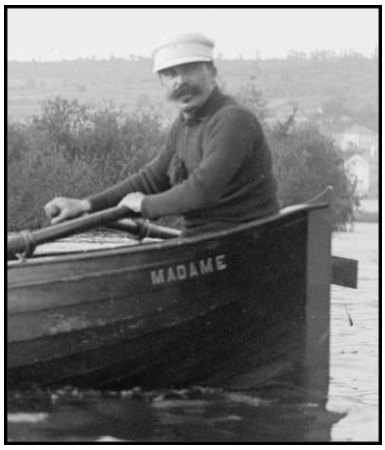


« Plâtrières à Triel », vers 1900. Huile et crayons Raffaëlli sur toile, H.38,5 x L.48 cm, signé 'Pierre Prins' en bas à droite, in Catalogue général de l'œuvre de Pierre Prins, édité par l'Association des Amis de Pierre Prins, Paris, 1993, 1041 p. (p. 190).

---

1 - Pierre Jan, Nécrologie de Pierre Prins, Les échos du Petit Niçois, 24-01-1913.
2 - Fernand Chaffiol-Debillemont (1887-1971), homme de lettres et poète.
3 - Gabrielle Debillemont-Chardon (1860-1957), portraitiste, miniaturiste et pastelliste.
4 - Fernand Chaffiol-Debillemont : *La bibliothèque tournante*, édition Albert Messein, Paris, 1943, (p. 167).
5 - Pierre Prins*, Un pastelliste impressionniste*, Catalogue de l'exposition, Musée de Fécamp, Edition Point de vue, Rouen, 2013.
6 - Maximilien Gauthier, *L'architecture française*, Paris, décembre 1942, cité dans Pierre Prins et l'Epoque Impressionniste, par son fils (p. 94).
7 – Armoriste : illustrateur héraldique, peintre spécialisé dans la reproduction des armoiries.
8 - Pierre Prins, *Pierre Prins et l'Epoque Impressionniste*, par son fils, édition Floury, Paris, 1949 (p. 72).
9 - Exposition *Le Salon au village de l'Ecole de Rambouillet*, Gros-rouvre, 1904.
10 - Emile Loubet, (1838-1929), président de la République de 1899 à 1906.
11 - Pierre Prins, *Pierre Prins et l'Epoque Impressionniste*, par son fils, édition Floury, Paris, 1949 (p. 80).
12 - Le Touring Club de France dont l'objectif a été de développer le tourisme a été fondé à Neuilly en 1890.
13 - Association « Triel, Mémoire et Histoire » fondée en 2008.
14 - Frédéric Spitzer (1815-1890) était un Viennois installé à Paris qui avait réuni l'une des plus exceptionnelles collections d'œuvres d'art de la seconde moitié du XIXème siècle. Collection dispersée à son décès en 1893.
15 - Jules Claretie, *La Vie parisienne*, 1895 (p. 68).

Triel, cité à Croissy et à Chatou !



Guy de Maupassant, juin 1889. (Photo du comte Primoli, détail)

Tout a commencé en l'an 2013, voire 2012. Le Musée de la Grenouillère de Croissy décide d'organiser une exposition temporaire intitulée « *Le Canotage en Seine de Maupassant à Mistinguett* ». Le canotage, ce nouveau loisir, apparaît dans le premier quart du XIXème siècle. A cette époque, le terme désigne la navigation à voile mais aussi la pratique de l'aviron. La bonne société aime se retrouver sur les bords de Seine pour se délasser, prendre du bon temps. Elle boit, mange pour pas trop cher, danse et écoute de la musique dans les guinguettes, nage et pratique le canotage. La Maison Fournaise à Chatou et la Grenouillère à Croissy accueillent ces *hordes* de Parisiens en quête de plaisirs bucoliques.

Auguste Renoir - *Le Déjeuner des Canotiers*[1].

Si nombre de peintres ont fréquenté ces lieux et nous ont laissé de vivants témoignages, si nombre de *célébrités* ont pratiqué le canotage comme Napoléon III, Emile Zola ou plus récemment Mistinguett, c'est l'écrivain Guy de Maupassant qui se montre le plus passionné de tous. En effet, notre romancier a débuté sa vie professionnelle, à Paris, au Ministère de la Marine puis au Ministère de l'Education comme simple commis. Ces journées sont longues, monotones et ennuyeuses. Aussi, à partir de 1873, chaque dimanche et autant de fois que possible, Il fuit la capitale et son triste quotidien d'employé de bureau. Avec sa bande d'amis, Léon Fontaine[4], Robert Pinchon[5]… il prend le train et part pour Argenteuil, Bezons, Croissy, Chatou.

Auguste Renoir, *Danse à la campagne*[2].

Dans un de ses contes, Guy écrit : «*Tout le bonheur de ma vie, à cette époque, consistait à canoter*» et après avoir ramé et dîné «*je rentrais, je remisais mon bateau et je repartais pour Paris à pied, quand j'avais la lune sur la tête.*» En 1875, il écrit une lettre à sa mère et lui expose son projet d'écrire un recueil sur le canotage : «*Je travaille toujours à mes scènes de canotage dont je t'ai parlé, et je crois que je pourrai faire un petit livre assez amusant et vrai en choisissant les meilleures histoires de canotiers que je connais, en les augmentant, brodant, etc.*»[6] Parmi ses nombreuses publications, citons : *Une partie de campagne*, la plus célèbre nouvelle sur le canotage, *Sur l'eau, une* version onirique de ce loisir, *La femme de Paul,* qui rappelle l'ambiance du Moulin de la Galette.

Pour son exposition, le Musée de La Grenouillère a son fil conducteur, le canotage et comme personnage principal, Guy de Maupassant mais encore faut-il relier ces deux vecteurs ? Existe-t-il des représentations de notre *Homme* en plein effort ? La réponse est positive.

Edouard Manet, *Canotage*[3].

Pendant l'été 1889, notre écrivain loue à Triel, en bord de Seine, le long du chemin de halage, la villa Stieldorf. Il veut se reposer, s'éloigner de Paris et des remous provoqués par l'Exposition Universelle, *« cette grande salope d'exposition* ». Il a besoin de calme, de bon air

Guy de Maupassant,
Colette Dumas[9] et Geneviève Strauss[10].

Guy de Maupassant, Geneviève Straus
et Colette Dumas, juin 1889.
(Photo du comte Primoli)

pour écrire. Pendant cette villégiature, il invite de nombreux amis, dont le comte Primoli[7]. Ce dernier avait reçu Maupassant à Rome, dans son palais de la via Zanardelli. Descendant par sa mère de la famille Bonaparte, le comte Joseph Napoléon Primoli est le neveu de la princesse Mathilde[8], cousine germaine de Napoléon III. Collectionneur de livres, homme mondain, il s'adonne avec passion et professionnalisme à la photographie. Pour cette partie de campagne à Triel, il est, naturellement, venu avec son appareil photo. C'est ainsi que les vues, prises à Triel, en juin 1889, sont nombreuses et uniques. Ce sont les seules qui existent. On y voit Guy de Maupassant, pratiquant son sport favori, le canotage, sur la Seine, avec ses invitées, sur son canot *Madame*.

Ces photos du comte Primoli ont été exposées lors de l'exposition sur le canotage, au Musée de La Grenouillère (première citation de Triel).

***Madame*, octobre 2015. (col. Guy Lecuyer)**

Autre événement : l'association Sequana de Croissy, dont un des objectifs est la restauration, la reconstruction à l'identique et la conservation de bateaux de plaisance de l'époque du canotage, a décidé de construire à l'identique le canot *Madame* de Guy de Maupassant. Le chantier, financé en grande partie par une souscription publique, a duré 14 mois. Ainsi, le samedi 3 octobre 2015, le bateau a été baptisé à Croissy et le lendemain, il a été mis à l'eau à Chatou, à la gare d'eau. Une reconstitution, criante de ressemblance des photos de 1889 ont permis de se transporter au temps des canotiers et de citer, une autre fois Triel.

Voilà, Triel cité deux fois à Croissy et à Chatou.

«*Ma grande, ma seule, mon absorbante passion, pendant dix ans, ce fut la Seine*» a écrit Guy de Maupassant. En hommage au *Solitaire de Triel*, à quand, le canot *Madame*, à Triel… ?

Florence Paillet - Juin 2016

---

1 - Pierre Auguste Renoir - 1880/1881 – Philips collection – Washington.
2 - Pierre Auguste Renoir - 1882/1883 – Paris, musée d'Orsay.
3 - Edouard Manet – 1874 - Métropolitan muséum New York.
4 - Léon Fontaine : 1850-1935, études de droit et notaire, puis commissaire-priseur.
5 - Robert Pinchon : 1846-1925, écrivain.
6 - Lettre datée du 29 juillet 1875, citée par René Dumesnil, in Guy de Maupassant, Tallandier, 1988, page 85.
7 - Né à Rome en 1851, mort à Paris en 1927
8 - La princesse Mathilde est la fille de Jérôme Bonaparte, frère de Napoléon 1er et de sa deuxième épouse, Catherine Wurtemberg.
9 - Marie-Alexandrine- Henriette Dumas dite Colette Dumas, Mme Maurice Lippmann (1860 – 1907) est la fille d'Alexandre Dumas fils et de Nadija Knorring, princesse Naryschkine (en noire).
10 - Geneviève Straus, née Halévy, (1849 – 1926). Fille du compositeur Fromental Halévy et de Léonie Rodrigues – Henriques fut l'épouse du musicien Georges Bizet, puis de l'avocat Emile Straus. Elle tint un salon littéraire reconnu et a été un des modèles de Marcel Proust , la duchesse Oliviane (en blanc).

Exposition

1914 – 1918, des Triellois dans la Grande Guerre

Un siècle après la bataille décisive de Verdun, nous avons proposé aux Triellois une exposition que nous espérions riche des témoignages de cette période de drames et de douleurs, mais aussi éclairante sur la vie de tous les jours dans notre région située en dehors des zones de combat. En partenariat avec l'Union Nationale des Combattants – section de Triel-sur-Seine –, nous avons rassemblé correspondances, journaux, affiches, petits objets, photographies, armes, uniformes, tous témoins de ces longues années de sacrifices et de deuil. C'est à travers l'évocation de plusieurs parcours de Triellois ou de membres de leur famille que nous avons souhaité donner un contenu à la fois humain et historique, l'ensemble étant utilement complété par l'exposition conçue par le service pédagogique des Archives Départementales des Yvelines.
Les carnets de guerre tenus par **Louis Bourgeois**, instituteur de l'école de Triel après la guerre, et par **Robert Solleret,** entrepreneur de couverture-plomberie, ont permis de suivre, de 1914 à 1919, le parcours de ces deux poilus, soldats puis prisonniers. C'est la lecture de la correspondance de **Gilles Bellemère**, fantassin et d'**Arsène Delamare**, artilleur, qui nous a fait connaître l'évolution du conflit, tel qu'il était vécu par les familles. D'autres noms furent évoqués, dont les **Bréant, Durel, Prévost, Vallerand** et tous ceux qui ne sont pas revenus, morts pour la France.
Largement ouverte à tous les publics, et notamment aux scolaires, nous avons eu le plaisir d'accueillir les visiteurs dont de nombreux élèves triellois bien préparés par les enseignants. Quatre classes de CM2 ont été reçues et accompagnées par nos adhérents. Par ailleurs, plus de cent cinquante visiteurs individuels sont venus découvrir d'authentiques objets d'époque et pour certains, enrichir les témoignages émouvants. Merci à tous pour votre intérêt et vos encouragements.

Jean-Pierre Houllemare

L'exposition vue par les enfants

Beaucoup de classes des écoles trielloises ont visité notre exposition durant la semaine. Voici ci-dessous les impressions d'élèves de la classe de CM2 de l'école Notre Dame de Clarté :
Esther : *Pendant cette guerre beaucoup de choses manquaient comme par exemple le gaz. Un réverbère sur deux était allumé. Il y avait de gros problèmes de santé, d'argent. Les soldats envoyaient de nombreuses cartes à leur famille mais ne racontaient que des choses positives pour ne pas les inquiéter.*
Bastien D *: Nous avons vu l'uniforme des soldats qui était très épais. Ils portaient 30 Kg sur leur dos, dormaient dans les tranchées avec les rats et dans la boue ! Quand ils n'étaient pas au front ils s'occupaient en sculptant des douilles d'obus, en écrivant des lettres. Les soldats étaient parfois mutilés et la vie était très difficile pour eux. Pour les femmes aussi qui travaillaient dans les champs ou dans les usines.*
Charlotte : *J'ai été très impressionnée par tout ce que j'ai vu : les armes, les médailles, l'équipement du soldat, les photos, les lettres... Cette exposition était très intéressante.*
Alexis : *J'ai beaucoup aimé cette exposition. Nous avons regardé l'affiche de la mobilisation générale du 2 août 1914, les cartes postales envoyées du front, les affiches où était écrit par exemple «Économisez votre tabac, les soldats en ont besoin».*
Elise *: C'était très intéressant de voir la vie des Triellois pendant la guerre. Dans un livre nous avons lu le nom d'un soldat qui avait le même nom que moi. Était-ce mon ancêtre ? J'ai adoré cette visite. Merci maîtresse !*
Eloi *: Les conditions de vie étaient épouvantables! Notre visite a duré une heure environ, les personnes qui nous expliquaient étaient très gentilles. Super sortie !*
Kenneth : *Nous avons observé des objets magnifiques avec la dame qui nous guidait : lettres, fusils, affiches, photos... Quelle déception quand il a fallu repartir !*

Aller au-delà du devoir de mémoire

C'est en partenariat avec l'association des anciens combattants (UNC) que l'association Triel, Mémoire & Histoire a présenté cette exposition, un hommage consacré aux Triellois de jadis dans leur quotidien durant la guerre de 1914-1918. Plus qu'un témoignage cette exposition, très riche en documents inédits, fait revivre des Triellois que certains ont connus, père, frère, mère, oncle, amis, voisins, etc. et d'autres qui, morts au combat ne sont jamais revenus. Pire, certains font partie des « disparus ». Leur corps n'a pas eu droit à une sépulture légitime dans le carré « Morts pour la France » du cimetière.

Aujourd'hui leur nom est célébré solennellement chaque année, leur nom est inscrit sur le monument aux morts de la ville, leur nom est connu parce que la famille (leurs descendants) habite encore à Triel... Mais parfois leur nom n'était plus qu'une plaque de rue, un album de famille ou quelques lignes sur une « fiche matricule », en bas d'un diplôme ou d'une remise de décoration datant du siècle dernier. Cette présentation, riche de plusieurs dizaines de panneaux leur redonne une existence par procuration. S'ajoute une approche thématique plus large (Les Français et la guerre, 1914-1918) réalisée par les Archives départementales des Yvelines.

Pour les réunions préparatoires organisées par TMH chacun a sorti des dossiers, des photos, des objets, des cartes postales, des lettres, des carnets… et même des créations inattendues comme ces broderies réalisées par Robert Solleret (1892-1955) prisonniers durant de longues années en Allemagne. Sans oublier les commentaires et les souvenirs des familles qui ont refait surface spontanément.

Pourquoi ressortir toutes ces empreintes de vie et de mort ? Pourquoi les montrer au public ? Pourquoi, douillettement installés dans notre paix durable sommes-nous émus par ces «traces» d'un autre temps ? Pourquoi faut-il ressortir ces histoires de malheur et de misère qui nous paraissent bien lointaines ? Pourquoi ces fantômes nous sautent-ils à la figure aujourd'hui, 100 ans plus tard ? Les réponses ne sont pas simples. Evoquer le fameux et un peu usé «devoir de mémoire» ne suffit pas. La mémoire, le souvenir, les apitoiements aussi sincères soient-ils ne suffisent pas à faire prendre conscience de la dureté des faits historiques évoqués.

Rappelons nous que la Grande guerre ce fut pour certains la «der des der» mais que vingt ans après les mêmes «remirent le couvert» pour plusieurs longues années. Rappelons-nous que le feu n'est pas éteint partout puisqu'autour de notre confortable territoire français plusieurs conflits, ces dernières années, furent déclenchés puis étouffés. Mais à quel prix ! Et qu'aujourd'hui encore des peuples souffrent (c'est un euphémisme) et essaient de venir se réfugier chez nous pour un légitime passage provisoire car ils espèrent retourner chez eux quand la paix reviendra. Mais dans combien de temps ? L'accueil qui leur est réservé doit sinon les réconforter du moins leur permettre d'espérer se reconstruire un jour, si c'est possible.

Un autre effet d'évoquer durement ces temps anciens repose sur l'effort pédagogique entrepris (associations,

municipalités, enseignants, anciens combattants, parents…) bien avant les périodes de commémorations auxquelles nous participons (livres, revues, visites des lieux, conférences, films, expositions…).

Et puis, comprendre cette période lointaine, les manipulations, intrigues et mensonges des élites et des autres (tous pays confondus), c'est promouvoir l'envie pour les visiteurs d'aller plus loin dans leurs recherches de la vérité sur une époque pendant laquelle les gens avaient des motivations qu'ils trouvaient légitimes comme un nationalisme exacerbé ou un «besoin» de revanche inassouvi qui les faisaient maudire les «pacifistes» pour écouter les «bellicistes» qui ont conduit les forces vives à l'abattoir jusqu'à dépeupler une partie de l'Europe… On sait nous ? ce qu'il est advenu «après», eux ne le savaient pas. Ces prises de conscience acquises il faut montrer, de façon compréhensibles pour nos contemporains ces «traces» de vie, de misère et de mort. Et puis les transférer, les diffuser le plus largement possible. C'est pour cela qu'un travail d'explications est entrepris par TMH en invitant élèves, collégiens et lycéens à venir visiter cette exposition sur la Grande guerre qui leur apprendra à exercer leur esprit critique afin qu'ils comprennent ce qu'il ne faut pas faire : la Guerre et donc ce qu'il faut préserver : la Paix. C. B.

De Vernon à Villarceaux, un voyage dans le temps

Propice aux escapades, le mois de mai a vu la sortie *annuelle* de notre association se dérouler en plein Vexin, organisée cette année par notre «constructeur virtuel de château» Jean-Claude Grignon[1], épaulé de Roger Lasne. Une véritable réussite !

Célèbre par ses bottes de cresson offertes à Saint-Louis en 1227, Vernon, malgré de nombreux changements de possession entre Français et Anglais au cours des siècles et une destruction massive par les Allemands en 1940 puis les Alliés en 1944, nous a révélé de très beaux témoignages du passé : Collégiale Notre-Dame, Tour des archives et remparts, vieilles maisons de la rue Potard, ancien pont-moulin, Musée municipal « impressionniste » ouvert aux « Portraits de femmes »…Nous y avons même retrouvé le Duc de Penthièvre, beau-frère de notre Princesse de Conti[2], seigneur de Vernon en 1788 !

Autre découverte très agréable : celle du Restaurant du Golf de Villarceaux, en tous points recommandable : accueil, qualité de la table et agrément du site avec vue sur le golf ! Cela préfigurait bien l'intérêt que nous aurions à parcourir l'immense Domaine de Villarceaux, de la poterne du Manoir de Ninon de Lenclos) jusqu'au château classique du XVIIIème siècle édifié au sommet du vertugadin[3] !

Le château du haut, construit entre 1755 et 1759 par Jean Courtonne.

Avant ce parcours, nous avions pris la mesure de la première forteresse, marquée par la tour Saint-Nicolas et sa source – l'eau est stratégique en cas de siège - et qui participait avec la Roche-Guyon à la défense du royaume de France face à l'Anglais ! Puis, une promenade visuelle et olfactive dans le jardin reconstitué des Simples, et une vue imprenable du Jardin sur l'eau, véritable petit labyrinthe, baigné de sources et brodé de buis. Malheureusement, le Manoir de Ninon était fermé…et nous n'avons pu qu'imaginer ce lieu, témoin des amours de Louis de Mornay et de sa belle !

Françoise d'Aubigné[4] par le Marquis de Mornay à Villarceaux.

Après avoir longé les canaux et vaincu le dénivelé, nous avons admiré l'élégance de ce «château de campagne» construit à l'identique des hôtels parisiens du XVIIIème siècle, dont les propriétaires avaient la réputation de s'être bien conduits avec leur personnel, ce qui leur évita une exécution et la destruction de la demeure à la Révolution. La chapelle, primitivement aménagée dans le château, et dont ne reste visible que l'emprise de la tribune fut reconstruite au XIXème à l'entrée de la cour d'honneur.

Grâce aux explications érudites de notre sympathique conférencière, qui nous éclaira pendant tout ce parcours, nous avons pu approfondir nos connaissances sans recours à l'audio-guide habituel qui vous prive de tout questionnement ! Agréablement meublé et décoré, le château ne s'est pas dérobé à la curiosité des vingt passionnés qui avaient été du co-voiturage ! ***Précision : Le Domaine de Villarceaux est géré depuis 1989 par la Région Ile-de-France et ouvert gratuitement aux visites d'avril à octobre. Profitez-en !***

Jean-Pierre Houllemare.

1 – Jean-Claude Grignon réalisa une maquette informatique 3D du château de Triel à partir de documents d'époque (voir le fascicule publié par TMH en 2014, *Le château de Triel*).

2 – La Princesse de Conti fut la dernière résidente du Château de Triel qu'elle quitta le 13 juillet 1789.

3 – Le vertugadin ; ce joli mot désuet de la langue française est apparu à la Renaissance pour désigner les robes en cloche des élégantes. Plus tard, au XVIIIème siècle, le vertugadin a aussi désigné par analogie des jardins en escalier comme celui que l'on peut admirer à Villarceaux, dans le Vexin français.

4 – Future Mme de Maintenon, épouse secrète de Louis XIV.

Ninon et Villarceaux, une histoire d'amour qui passionne Paris

Un grand seigneur, une courtisane de légende, des jardins hors du temps… ce décor méritait une histoire d'amour authentique. Thierry Labussière, conservateur du Domaine de Villarceaux, l'évoque dans son article « La rebelle de Villarceaux ».

Extraits : « Un beau soir d'avril 1652, elle rencontre dans le salon aussi célèbre que le sien, du poète Paul Scarron, Louis de Mornay marquis de Villarceaux. Il a 33 ans, il est beau (il aime à accentuer sa ressemblance avec le roi), riche, cavalier émérite, sportif accompli, militaire courageux, homme d'esprit à la réputation de bon amant : il est aux yeux de Ninon l'homme parfait ! Comme une moderne midinette, Ninon tombe amoureuse de l'officier qui occupe des fonctions de « capitaine de la meute du roi pour la chasse au lapin et au renard ». Auréolé de sa réputation d'homme « qui chasse un gibier qui n'est ni de poil, ni de plume… », Villarceaux devient l'amant de la belle Ninon et se découvre amoureux.
Alors que la Grande Mademoiselle faisait tirer sur son cousin Louis XIV du haut des tours de la Bastille, Villarceaux et Ninon décident, prudents, de s'éloigner de Paris.
…
Au printemps 1653, Louis et Ninon sont enfin à Villarceaux. Ninon découvre les bassins, les caisses de fleurs, les allées de tilleuls, les terrasses italiennes, propices aux serments et aux jeux amoureux. L'été qui vient fait éclater la lumière du Vexin. Ninon est heureuse auprès de Louis qui lui fait découvrir chaque jour tous les charmes du domaine. L'eau claire invite à la baignade et à la méditation. Que Paris, son agitation, ses cabales, son air vicié et ses embarras, semble loin. On fait de la musique dans les cabinets de verdure, on y joue la comédie, on chasse et l'on offre de magnifiques soupers aux seigneurs des environs. Saint Simon résume les largesses de l'hôte par cette phrase : « *Villarceaux mettait la nappe pour tout le monde…* ». Lorsque l'épouse de Louis est annoncée, on file à Breuil. L'alerte passée on revient au château.
Durant l'été, Ninon y reçoit Françoise Scarron qui lui avait écrit un charmant billet. «*Tous vos amis soupirent après votre retour. Depuis votre absence, ma cour en est grossie mais c'est un faible dédommagement pour eux. Ils causent, ils boivent, ils baillent… revenez ma très aimable. Tout Paris vous en prie. Si Monsieur de Villarceaux savait tous les bruits que Mme de Flesques sème contre lui, il aurait honte de vous retenir plus longtemps… Revenez, belle Ninon et vous ramènerez les grâces et les plaisirs… ».*
Devenue l'austère épouse du Roi Soleil, Mme de Maintenon se souviendra de son séjour et elle écrira à Ninon, qu'elle ne voit plus guère *: «… vous souvenez-vous de l'odeur des tilleuls en fleurs dans le Vexin ? ».*
Paris, en effet s'ennuie. Le poète Saint-Evremont compose cette élégie célèbre :

Chère Phillis, quêtes vous devenue ?
Cet enchanteur qui vous a retenue,
Depuis trois ans par un charme nouveau,
Vous retient-il encore en quelques vieux châteaux ?

Mais il n'est pas temps de rentrer : Ninon découvre qu'elle est enceinte. Le premier réflexe d'une femme dans sa situation est de vouloir « faire passer » l'enfant. Certaines potions à base d'antimoine sont souveraines. Marion de Lorme, courtisane fameuse, ancienne maîtresse de Richelieu et de Saint Mars, devait payer de sa vie une mauvaise administration de cette décoction. Villarceaux refuse de voir Ninon prendre ce risque ! Ils vont garder l'enfant. Louis va le reconnaître par devant notaire et demandera à Louis XIV de « *soulager sa bâtardise* ». Louis XIV lui décernera un brevet de chevalier. Chaque parent le dote généreusement. Celui qui est désormais Louis de Mornay, Chevalier de la Boissière, devient officier dans la Marine Royale. Capitaine de frégate, il épouse en 1698, une belle créole martiniquaise : Marguerite de Cacqueray de Valmenière. Il mourra à Toulon, sans descendance.

Petit à petit les amants s'ennuient. Les chemins se décroisent. Ninon reprend sa vie parisienne. Louis chasse déjà un autre gibier : la belle Françoise Scarron est la cible de ses flèches. Les liens qui les unissent sont forts. Jusqu'à la mort de Louis, ils resteront amis.
Pour Ninon, Villarceaux a été son plus grand amour. Sa seule passion véritable. Le seul enfant qu'elle ait eu. Son salon est toujours aussi fréquenté. D'autres amants passeront. Elle est toujours aussi belle : l'eau de la fontaine de jouvence, à Villarceaux, doit y être pour quelque chose. »

30 janvier 2016 : inauguration du parcours historique

Samedi 30 janvier 2016, près de cent cinquante Triellois s'étaient déplacés dès 10 h du matin, malgré la pluie, pour assister à l'inauguration par Joël Mancel, maire de Triel, du parcours historique conçu par TMH.

Comme chacun sait, l'un des objectifs permanents de l'association est de valoriser et de faire connaître le patrimoine de la ville. Aussi, l'installation des 17 panneaux qui jalonnent désormais l'itinéraire du centre-ville apportent au promeneur de précieuses informations destinées à ressusciter un passé enfoui dans les archives. En complément, un guide-dépliant téléchargeable sur le site Internet de THM fournit le moyen d'envisager une balade complète (moins de 2 heures) ou des promenades thématiques (témoins de l'Ancien Régime, célébrités, Belle Epoque etc.) ou tout simplement de se perdre au gré de ses pas le long de la Seine ou dans les ruelles... Ceux qui disposent d'un *smartphone* peuvent aussi scanner un *flashcode* disposé sur chaque panneau afin d'obtenir de nombreuses informations complémentaires.

Joël Mancel, maire de Triel et Danièle Houllemare, présidente de TMH, ne cachent pas leur plaisir de dévoiler le premier des 17 panneaux du nouveau parcours historique de la ville.

C'est avant tout une promenade accessible aussi par les familles que l'association a voulu proposer. Par les rues et les chemins de la ville, chacun découvrira les moments les plus forts de son histoire et au détour du sentier, les sites les plus pittoresques de notre bourg séculaire (voir ci-dessous l'itinéraire des 17 points d'information).

En septembre 2014, le travail en cours était annoncé dans le n°6 des Cahiers de TMH concluant : *« Il ne reste plus qu'à fixer la date de l'inauguration ! »* Maintenant qu'elle a eu lieu, le parcours échappe à ses concepteurs et devient un outil de vulgarisation du patrimoine historique de Triel et ainsi pérennise l'information sur des lieux qui ont vu se dérouler la grande et la petite histoire locale.

Quelques exemples : l'ancien auditoire royal (n°14) et l'hôtel de l'Image (n°7), disparu, l'évocation de la présence d'hommes et de femmes célèbres comme la villa où habita Guy de Maupassant (n°5) et la propriété détruite de Caroline Otero (n°4).

Les enfants des écoles étaient présents pour répondre à un petit quizz dont le but était de mieux leur faire connaître leur lieu de vie... un cadeau de la municipalité et de notre nouveau partenaire, la Société Générale, les attendait à l'Espace Senet, clôturant cet événement qui devrait rester vivant dans leur mémoire.

Itinéraire

1 - La gare et chemin de fer de 1892
2 - L'église Saint-Martin de Triel
3 - Le château de Triel
4 - La propriété de la Belle Otéro
5 - La villa Stieldorff
6 - Les bateaux-lavoirs et bains chauds
7 - L'ancien hôtel de l'Image
8 - Le théâtre Octave Mirbeau
9 - Les bacs et le pont à péage
10- Le nouveau pont de 1956
11- Le port au plâtre
12- Le puits artésien
13- L'hospice et la chapelle Sainte-Anne
14- L'ancien Auditoire Royal
15- La propriété Senet
16- Le relais de la poste aux chevaux
17- La mairie-école

Plusieurs thématiques de promenades sont proposées :
Témoins de l'Ancien Régime - XIXème siècle & Belle Epoque – Célébrités - Voies de communication - Au gré de la «*rivière*» Seine…

Présence de TMH

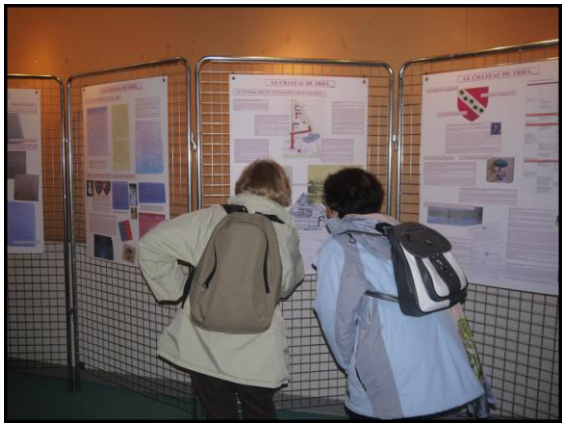
Au cours de l'année l'association TMH ainsi que certains de ses membres ont été invités ici ou là. Le but de cette rubrique est de rappeler que la vie associative conjugue souvent actualité avec participation.

Forum des associations

5 septembre 2015 – L'incontournable présence-participation à ce moment privilégié de rencontres et d'échange a été cette année encore l'occasion de montrer aux visiteurs le travail de l'association dont l'exemplaire réel du quatorzième panneau du Parcours historique (voir page 25) et de distribuer Cahiers et Fascicules réalisés depuis sa fondation.
Photo : à partir de la gauche, Daniel Biget, Dominique Lemaître, Françoise Desmonts et Florence Paillet, ont accueilli et renseigné le public sans relâche.

~~~

Journées du Patrimoine 2015



17 & 18 septembre 2015 - Démonstration informatique et exposition ont été durant les deux jours l'attraction culturelle qui a animé la salle Grelbin. Notre commune et ses habitants méritaient bien que leur association historique (TMH) consacre l'évènement national et même européen labélisé « Journées du Patrimoine ». Jamais à l'abri d'une contradiction TMH a donc rendu hommage et fait visiter un monument triellois… disparu : le château.
Certains ne savaient même pas qu'il y eut un grand château de cent pièces à Triel jusqu'en 1796. Maintenant ils l'ont vu. Cette « reconstruction virtuelle » est due au travail collectif de Danièle et Jean Pierre Houllemare pour les recherches et l'exposition et Jean Claude Grignon pour la « reconstruction ». Ce dernier s'étant penché en tant qu'informaticien sur le développement et la visualisation en 3D du château lui-même. L'extérieur et l'intérieur (meublé) avaient déjà fait l'objet d'une conférence le 22 novembre 2014. Ainsi pendant deux jours les nombreux visiteurs ont pu *déambuler* dans le parc, le château, les communs et les pièces de réception de ce beau monument qui, s'il avait échappé à la destruction révolutionnaire, aurait rendu célèbre la commune où il avait été construit.

~~~

Une invitation au château

19 janvier 2016 - Invitée par Jacques Marec au château de Maisons-Laffitte (photo) pour présenter la conférence « *Les Chasses Royales… »,* je me rendis, fort intimidée, en ce lieu prestigieux. Je fus toutefois encouragée par l'indéfectible présence de soutiens amicaux et l'extrême gentillesse du président de *la Société des Amis du Château*.
Je m'efforçai de représenter TMH du mieux possible dans cet environnement chargé d'histoire et fréquenté par les rois au cours de leurs chasses, sujet de ma causerie.
A la fin de la séance, quelqu'un manifesta son étonnement à propos des nombreux « *Rien* » dans le journal du roi Louis XVI, rentré souvent bredouille alors qu'il était aidé, dans son parcours

cynégétique, par un personnel pléthorique. Eh bien ! L'animal n'est-il pas, lui, le roi de la forêt ?

Françoise Desmonts

Lire : la conférence du 11 octobre 2014 «Nos rois et la chasse sur le territoire de nos communes» dans Histoire des Yvelines n°5 et le fascicule TMH d'après la conférence de Françoise Desmonts du 7 février 2015 «Les chasses royales dans les Yvelines».

~~~

Salon du livre de Triel

29 janvier 2016 - C'est sur l'invitation par la bibliothèque municipale de Triel que TMH a proposé ses éditions aux nombreux visiteurs qui étaient venus rencontrer les auteurs. Une quinzaine avaient répondu à l'appel des organisateurs. Ainsi chacun a pu aussi échanger avec les autres associations historiques présentes (Villennes, Andrésy, Poissy). (Photo : Florence Paillet, Jean-Pierre et Danièle Houllemare, Marie-France Darcq).

Disparitions

Victoria Thomas
ou l'art de l'icône

Notre amie Victoria Thomas, membre de TMH, nous a quittés le 9 juin 2016 à la suite d'une brève mais foudroyante maladie. Elle avait 74 ans. Maurecourtoise d'origine roumaine, elle exposait ses œuvres à Triel dans le cadre de l'association qu'elle fonda en 1999, «L'art de l'icône et de la peinture sur bois» ou lors de l'exposition annuelle de «l'Académie des Peintres de la Vallée de la Seine» dont elle remporta le prix du thème (Venise), pour son pastel «Santa Maria Della Salute» en 2009.

Nous garderons le souvenir des expositions d'icônes et d'enluminures dans notre commune ou à Andrésy où l'émerveillement nous saisissait devant les «*images d'un monde transfiguré par la spiritualité*» qu'elle exposait, précisant modestement : c'est «*l'occasion de présenter au public le travail réalisé par les élèves*».

C'est à Maurecourt, sa ville d'adoption depuis 1972, qu'elle découvrit les mystères de l'icône, grâce à l'enseignement de la professeure bulgare Elena Parocheva. Passionnée par les mystères de la représentation d'un monde *«affranchi des limites de l'espace et du temps*», Victoria peignait dans la tradition orthodoxe byzantine. «*Je travaille au pigment pur et au jaune d'œuf, comme le veut la tradition, sur du bois de tilleul ou de chêne. Des icônes en contre plaqué ne sont pas de vraies icônes* ! » confiait l'artiste. Et le résultat est éclatant : les traits fins des portraits ou des scènes bibliques mettent en lumière les couleurs vives du tableau, illuminé de feuilles d'or grâce à une technique exceptionnelle au service d'une touche personnelle. «*Quand on écrit l'icône, on met un peu de son âme»* aimait-elle à rappeler lors de ses expositions.

Victoria appréciait particulièrement certaines des distinctions qu'elle avait reçues : deux médailles du Conseil général des Yvelines et la médaille de bronze et d'argent de la Société Académique de Paris, mais aussi la plus grande des récompenses à ses yeux : la médaille d'or du mérite et du dévouement français pour l'ensemble de ses activités.

Claude Barouh

Jean Aymé

Une figure de Triel s'est éteinte ce 3 Juin 2016 : Jean Aymé dans sa 97ème année, après 75 ans de mariage avec Andrée, née Faye. Pour sa famille sur trois générations, la maison Place de la Mairie (et maintenant place Charles de Gaulle) a été à la fois lieu d'habitation et lieu de travail où il reste encore la pièce du tailleur avec la table de découpe et les dessins pour les modèles.

A 16 ans, il perd son père qui lui avait déjà transmis l'essentiel du métier qu'il compléta ensuite. Puis il travaille à Paris en gardant l'atelier et les ouvrières dans la maison de Triel. Il aime beaucoup le relationnel avec le client et en a de très célèbres : ambassadeurs, architecte de l'Opéra de Paris….

Sur trois générations également, les Aymé ont fait partie de la Fanfare de Triel, présente à tous les évènements : les cérémonies au monument aux morts , les fêtes , les bals , les distributions des prix, les concours entre fanfares….

Jean Aymé a été membre actif du ciné-club de Triel, au début de sa création avec MM. Saloz, Barrat, Dulac, Paillet et Rudolf. Il était passionné à la fois par les photos et les films.

Son souvenir restera gravé dans nos mémoires ; celui d'un homme avec une mémoire incroyable qui a rendu bien des services à Triel Mémoire & Histoire, à la fois pour les « Mémoires Vives » et aussi pour des renseignements précis sur bien des points. Un homme que tous les commerçants regrettent pour son humour et ses histoires drôles qu'il racontait si bien, un peu pince-sans-rire…

Jean Aymé était aussi un marcheur que l'on croisait régulièrement sur les bords de Seine en dernier lieu, accompagné de sa femme.

Je suis fière et émue de l'avoir connu depuis mon enfance.

A toute sa famille, nous présentons nos sincères condoléances.

Dominique Aerts-Paillet
~~~

Recueils des conférences de TRIEL, MEMOIRE & HISTOIRE

Hors-série n°1 (années 2009-2011)

> Le mystère du trésor de Jacques II à Triel. Histoire ou légende ? *«L'attrait parfois naît du mystère».* Cette première phrase du premier article paru en 1891 au sujet de ce *trésor* résume une aventure qui aujourd'hui encore suscite bien des interrogations. Tous les ingrédients surgissent dès l'origine : un roi en exil réside à St Germain-en-Laye, un château à Triel, une «route royale», la célèbre auberge de l'image, un relais de poste et une crypte sous l'église St Martin de Triel…

> Découverte de la généalogie. «*Pour savoir où l'on va il faut savoir d'où l'on vient... Dans ma famille il y avait des non-dits. Je me suis heurtée à des murs de silence. C'était une famille de taiseux. C'est ainsi que j'ai découvert, à force de recherches, la déportation d'un ancêtre au bagne des bagnes, celui de Saint-Laurent de Maroni en Guyane. Je me suis donc rendue à l'île de Ré pour voir d'où il était parti, j'ai jeté une gerbe de fleurs en mer pour lui rendre hommage.*

> Le massif de l'Hautil et ses carrières souterraines. Les carrières de gypse de l'Hautil sont devenues des carrières effondrées spontanément ou de façon dirigée par foudroyage des piliers. Elles s'étendent sur 650 ha. On y accède par des galeries en formes de voûtes, de quelques mètres de largeur et de hauteur et longues de plusieurs centaines de mètres. Une évocation nostalgique qui permet de parcourir par le texte et l'image de ce qu'il reste des galeries souterraines abandonnées.

> D'une rive à l'autre et du bac aux ponts à Triel. Pendant longtemps, la Seine constitua une frontière naturelle protectrice à franchir. Les traversées se sont d'abord déroulées en barques puis en bacs à péage. En 1838 un pont fut construit, lui aussi à péage. Détruit en 1940, remplacé en 1945 par une passerelle dont il ne reste que le souvenir, ce n'est qu'en 1956 que fut inauguré le pont actuel.

> Les vitraux de l'église St Martin de Triel. Les splendides verrières de l'église datent des XVe et XVIe siècles, certaines sont attribuées au maître-verrier Enguerant le Prince. Inspiré des épisodes de la bible, le vitrail nous donne aussi un aperçu de la vie de nos ancêtres et leurs légendes. Dans le vitrail du *Pendu-Dépendu*, à l'auberge, les parents et leur fils dorment dans le même lit. Dans le vitrail du «Repas chez Simon» on peut voir comment la table est dressée. La multiplicité des personnages, le chatoiement des couleurs et la variété des situations constituent un message exceptionnel qui a traversé les siècles.

> Regards croisés sur nos anciens commerces. Faire revivre l'activité commerciale et artisanale trielloise sur une période d'environ cent ans, par l'écoute des Triellois qui s'en souviennent c'est évoquer notre ville de Triel-sur-Seine comme elle était au début du siècle dernier : une cité riche de commerces variés, de boutiques pleines de trésors et d'ateliers pittoresques, d'artisans occupés du matin au soir à réaliser des objets du quotidien.

Hors-série n°2 (années 2012-2013)

> Genèse d'un chemin de fer au XIXe siècle. Dès 1843 fut mis en service le chemin de fer de Paris à Rouen par la rive gauche de la Seine, laissant les habitants de la rive droite «*sur leur faim*». Le Journal des chemins de fer écrira d'ailleurs en 1891 que ceux-ci avaient été «*un peu sacrifiés au point de vue des communications*». Mais bientôt le besoin d'une ligne desservant la rive droite et ses nombreuses industries se fera sentir avec acuité, d'autant que la portion de ligne de Paris à Mantes par la rive gauche arriva à saturation dès les années 1880. Ainsi fut-il décidé, à la plus grande satisfaction des habitants des coteaux de la rive droite, de doubler la ligne existante d'un tronçon partant d'Argenteuil (déjà relié à Paris), et allant jusqu'à Mantes par la rive droite. La ligne d'Argenteuil à Mantes fut inaugurée en grande pompe le 28 mai 1892.

> Folies et Fabriques dans les parcs et jardins, de Pékin à Montfort l'Amaury. *Le jardin est alimentaire, médicinal ou tinctorial ; il a permis autrefois la fabrication de tissus. Mais il est aussi symbolique. Paradis vient d'un mot signifiant jardin. Enfin il est jardin d'agrément et peut porter un message politique ou philosophique. Des « folies » au sens de maisons de plaisance ou relais de chasse peuvent dans leur parc contenir des «folies» au sens de «fabriques», c'est-à-dire des constructions ornementales très variées.*

> L'école à Triel de l'Ancien Régime à nos jours. L'école a toujours existé. Au citoyen romain qui s'improvise maître dans une échoppe succède le moine au Moyen Age, puis avec Charlemagne un enseignement en dehors du monastère. À partir de l'Ancien Régime, l'école est un enjeu important pour le pouvoir politique et les autorités religieuses qui encouragent, limitent ou tolèrent le processus d'instruction des enfants. Cette conférence examinera les intentions présidant à la création d'établissements scolaires, leurs conséquences sur le contenu enseigné, sur la formation et la situation des maîtres dont l'évolution sera lente.

> Le Poilu et les monuments aux morts des Yvelines. Commémorations, discours, dépôts de gerbes... Les monuments aux morts situés dans chacune de nos villes attirent notre attention par leur diversité et la symbolique du souvenir qu'ils représentent… C'est seulement à partir de la guerre de 1870 et surtout celle de 1914-18 que les sacrifices des simples soldats ont été gravés dans la pierre. Le département des Yvelines n'a pas manqué à ce devoir de mémoire.

> Rues, chemins et sentes de Triel, toute une histoire... Triel compte environ 309 voies de communications répertoriées : 1 boulevard - 2 passages - 2 ruelles - 3 villas - 3 quais - 5 routes - 6 squares - 7 places - 7 avenues - 12 placettes - 15 impasses - 77 rues - 169 allées - chemins - sentes... En tout 110 Km et seuls 41 Km sont bitumés. Voici une histoire des rues de Triel suivie d'une randonnée virtuelle de la traversée trielloise de l'Hautil.